

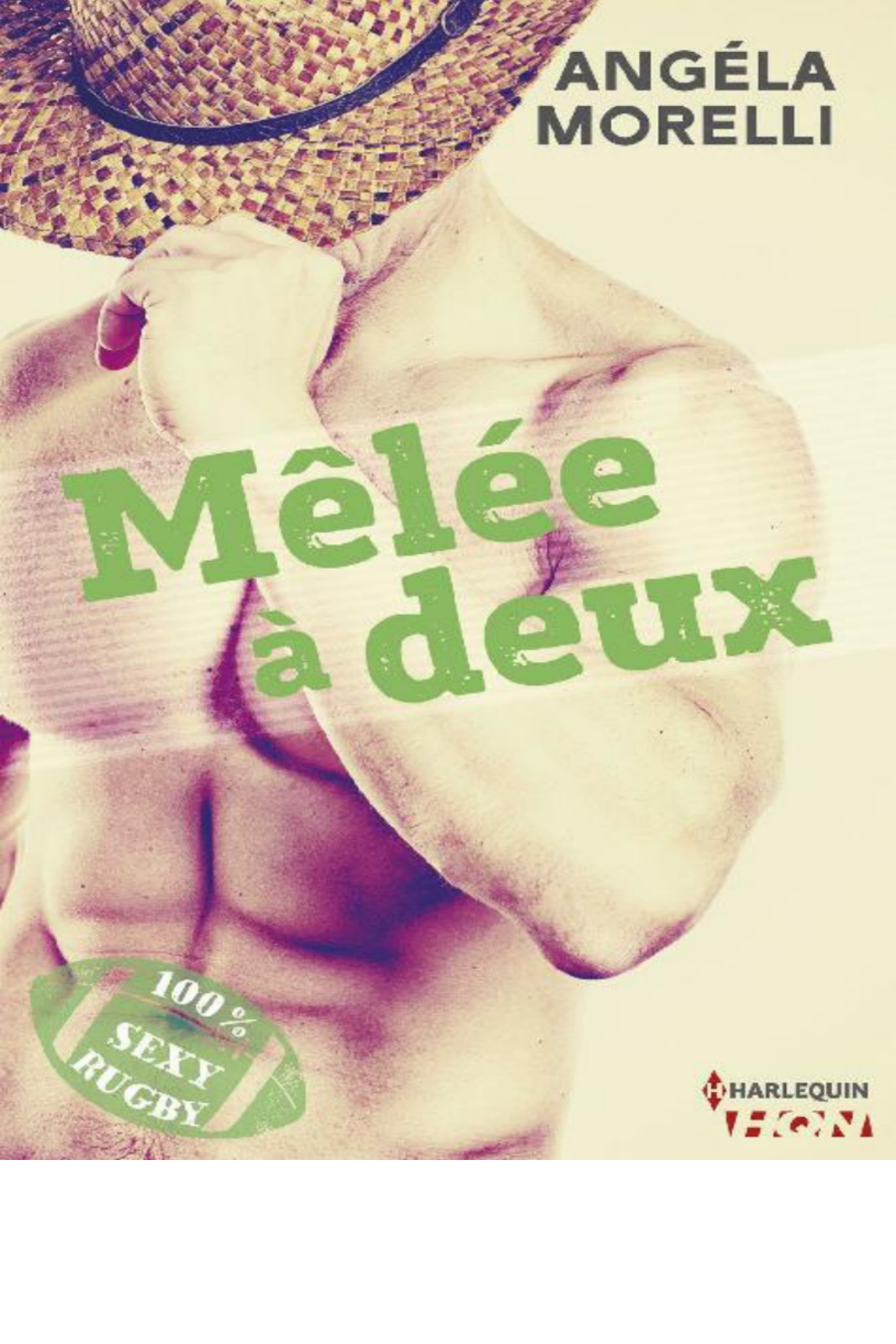
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Mêlée à deux

Morelli

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

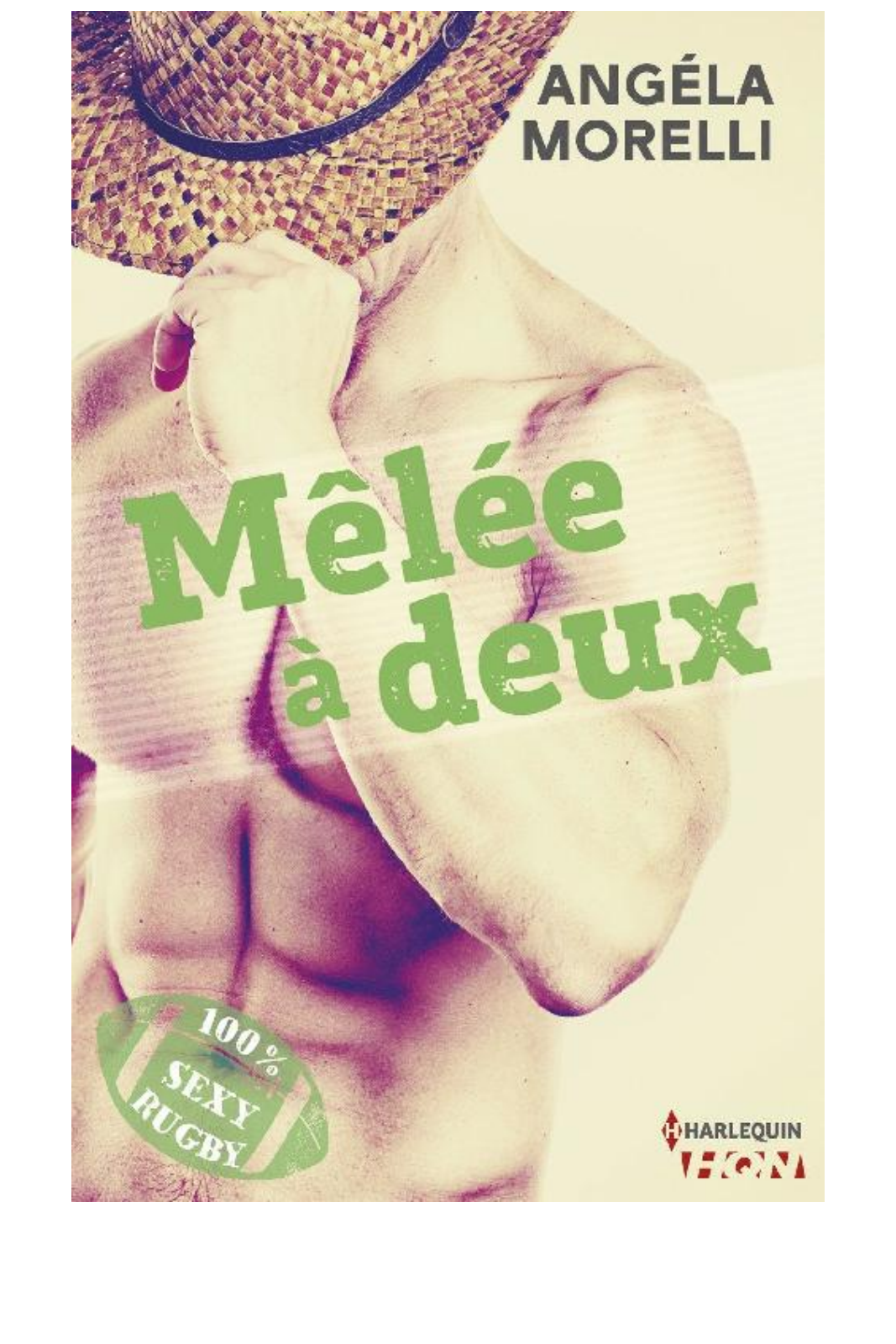


ANGÉLA
MORELLI

Mêlée à deux



 HARLEQUIN
HQNA



ANGÉLA
MORELLI

Mêlée à deux



 HARLEQUIN
HQNA

ANGÉLA MORELLI

Mêlée à deux

Nouvelle



Chapitre 1

*Une main chaude et puissante se pose sur ma cheville, me clouant au lit.
Je tressaille, surprise.*

Des doigts glissent sur ma peau, remontent lentement le long de mon mollet puis à l'intérieur de ma cuisse. Je gémis et m'agite, impatiente.

– Chuuuut, murmure une voix profonde si près de mon oreille que je l'entends résonner dans ma tête.

Un doigt audacieux effleure la peau fine près de mon sexe. Je suis tellement mouillée que j'ai l'impression de sentir ma moiteur se répandre entre mes jambes.

– Mmm. J'aime les femmes excitées.

De nouveau cette voix rauque. Un souffle chaud me chatouille le creux de l'oreille et je frissonne. J'ai envie de lui dire de se taire et d'arrêter de me faire languir, mais ma langue refuse de m'obéir. En désespoir de cause, je gigote un peu, histoire qu'il comprenne qu'il doit explorer mon corps plus avant. Tout. De. Suite.

– Eugénie, chuchote-t-il.

Je gémis de plus belle.

– Eugénie.

Oui, c'est comme ça que je m'appelle.

– Eugénie !

Quoi, bordel ?

– Eugénie, réveille-toi !

J'ai ouvert les yeux tout en me redressant d'un bond et, ce faisant, j'ai heurté la tablette de bois fixée au-dessus de mon lit, qui en a profité pour déverser sur ma tête les bouquins entassés dessus dans un désordre hâtif.

– Aïe ! me suis-je écriée en portant instinctivement la main sur le dessus de mon crâne.

– Enfin !

J'ai lancé un regard peu amène en direction de la voix qui avait interrompu le délicieux rêve dans lequel un inconnu aux mains habiles tenait le rôle principal.

Ma tante, Mila, se tenait debout à côté du lit, vêtue d'une robe à fleurs jaunes dont la couleur faisait concurrence au soleil. J'ai détourné les yeux,

aveuglée.

– Quelle heure est-il ? ai-je demandé. Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi cette robe ?

– Il est 7 h 43, a-t-elle répondu après avoir jaugeé la lueur déjà vive qui se répandait par la fenêtre. (Ma tante était la réincarnation de Crocodile Dundee, elle devinait l'heure en levant le nez vers le soleil.) Comment tu peux dormir sans fermer les volets ?

– Vieille habitude de Parisienne, ai-je répliqué en bâillant.

La vérité, c'est que le noir absolu de la campagne m'angoissait, mais ça, plutôt lire la biographie de Chuck Norris en moldave que de l'avouer.

Je me suis frotté la tête. C'était au moins la cinquième fois que cette satanée étagère se mettait en travers de mes réveils ; pourtant, je n'avais toujours pas pris le temps de la déplacer. Elle était trop basse par rapport au lit, et je soupçonnais un bricoleur nain de l'avoir placée là rien que pour m'emmerder. À moins que ma tante n'ait décidé de se passer d'escabeau le jour où elle avait décidé, pour une raison inconnue, qu'il fallait absolument fixer une étagère au-dessus du lit. Cette solution était certainement la plus probable. Ce que je ne m'expliquais toujours pas, en revanche, c'était pourquoi j'y replaçais systématiquement les bouquins qui me tombaient sur la tronche une fois par semaine. J'y voyais là une métaphore de ma vie : je refaisais sans cesse les mêmes erreurs.

J'ai repoussé le livre qui était tombé sur mes genoux en soupirant. Malgré l'heure matinale et la fenêtre entrouverte, il faisait déjà chaud. J'avais l'impression que ce n'était pas tant la faute du temps – même si on était en août dans une région que la canicule n'épargnait jamais – que celle du rêve dont m'avait tirée Mila. Des images excitantes ont assailli de nouveau mon esprit. Des mains chaudes, des lèvres fermes et douces, une voix rauque... Sentant une vague de chaleur se répandre à mon insu sur mes joues et dans mon décolleté, j'ai secoué la tête pour chasser ce souvenir troublant et tenté de me concentrer sur la réalité.

– ... et tu comprends bien que je n'ai pas pu refuser, a conclu Mila en se laissant tomber sur le lit à côté de moi.

– Refuser quoi ?

Tout à mes délicieux souvenirs, je n'avais pas écouté un traître mot de ce qu'elle avait dit. J'éprouvais l'étrange et agréable impression de sentir encore les mains habiles et lentes de l'inconnu sur mon corps.

– Mais tu n'écoutes rien, ma parole ! a protesté Mila en me jetant un regard suspicieux, contredit par son sourire.

Elle s'est penchée vers moi pour repousser tendrement une mèche de cheveux derrière mon oreille.

– Dois-je te rappeler que je m'éveille à peine ? ai-je répondu. Et que j'ai été à moitié assommée ?

J'ai commencé à entasser les livres éparpillés autour de moi. Cette fois-ci, pas question de les reposer sur l'étagère maudite. J'allais les bannir à tout

jamais à l'autre bout de la pièce.

– Sans compter qu'on est samedi, ai-je poursuivi en posant sur le haut de la pile le tome écorné de *Bilbo le hobbit* que je possédais depuis l'âge de treize ans.

– Exactement, a répondu ma tante en levant un index triomphant aux phalanges déformées. On est samedi !

– Et ?

– Et c'est jour de marché à Montauban.

– Comme tous les samedis depuis cinquante ans, je suppose, ai-je répliqué en tendant le bras vers le bord du lit pour ramener à moi le tome 4 du *Trône de fer* que la chute avait entraîné loin de ses paires.

J'avais mal calculé mon geste et le bouquin est tombé par terre avec un bruit sourd. Mila s'est penchée machinalement pour le rattraper et a grimacé légèrement en refermant ses doigts dessus.

– Oui, mais ce n'est pas tous les samedis qu'on accueille sept rugbymen pour quinze jours, a-t-elle répondu sans me laisser le temps de faire une remarque. Je me demande combien de kilos de viande consomment ces gens-là, a-t-elle poursuivi, sourcils froncés. Trois ou quatre kilos par personne et par jour, tu crois ? Et des bananes, tu crois qu'ils mangent des bananes ?

– Hein ? Quoi ? Des rugbymen ? Quels rugbymen ? ai-je répété en sursautant brusquement sous l'effet de la surprise.

Le sommet de mon crâne est entré en collision pour la deuxième fois avec l'étagère, mais j'ai décidé d'ignorer la douleur. Rugbymen ? J'avais bien entendu ma tante parler de rugbymen ?

– Tu ne faisais donc pas semblant quand tu disais que tu n'avais pas suivi, a soupiré Mila. Bon, je recommence. L'équipe de rugby de Lagnoc... ou peut-être de Bagnoc... à moins que ce ne soit Jaroc..., a-t-elle dit, le regard s'éloignant dangereusement dans le vague.

– Ça n'a pas d'importance, suis-je intervenue.

Je savais que si ma tante commençait à chercher cette information dans les méandres de sa mémoire, je n'étais pas près de savoir ce qui se tramait vraiment.

– Tu as raison, a-t-elle répondu en reportant de nouveau son attention sur moi. Enfin bref, une équipe de rugby de quelque part vient préparer la saison dans le coin. Je crois que c'est comme ça qu'on dit, non, la saison ?

Je me suis contentée d'opiner. Je ne savais pas comment on disait mais il n'était pas question d'interrompre le fil du discours de Mila sinon on allait y passer la journée.

– Ils avaient réservé les baraquements de la base de loisirs, mais l'orage de la semaine dernière a fait des dégâts sur une des ailes du bâtiment, tu sais ?

Elle s'est interrompue comme si elle attendait vraiment une réponse de ma part. Tenir une conversation avec ma tante relevait de l'exploit olympique et bien des gens ne s'y essayaient plus, se contentant de la laisser suivre le cours sinueux de ses pensées. Je me suis encore une fois contentée de hocher la tête

en silence et elle a paru satisfaite.

– Bernard... d'ailleurs, tiens, tu savais qu'il avait changé de voiture ?

– Non, tante Mila, je ne le savais pas. Mais je ne suis pas sûre que ça ait un rapport avec les rugbymen, ai-je répliqué d'un ton patient.

– Tu as raison. Donc, Bernard a très gentiment donné notre numéro de téléphone à l'entraîneur, puisqu'il ne pouvait plus loger toute l'équipe. Apparemment, il y a beaucoup de monde dans une équipe de rugby, et pas seulement des joueurs. C'est fou le nombre de personnes qui font partie du « staff », comme il a dit. Ils se déplacent avec leur kiné et leur cuisinier. Je me demande s'ils triment aussi quelqu'un pour reprendre leurs maillots...

Je lui ai lancé un regard lourd de sens. Elle a compris le signal et a repris toute seule le fil de son histoire. J'ai jeté un coup d'œil en direction de la fenêtre et du soleil qui grimpait inexorablement dans le ciel : à ce rythme-là, je ne saurais ce qu'il se passait qu'à l'heure du déjeuner.

– Donc, disais-je..., qu'est-ce que je disais déjà ? a-t-elle repris.

– Bernard a donné notre numéro à l'entraîneur, ai-je répondu sur un ton égal.

– Oui, c'est ça. Donc, cet homme, charmant au demeurant, m'a appelée ce matin, catastrophé, le pauvre. Il avait besoin de loger sept joueurs, les sept qui auraient dû dormir dans la partie du bâtiment qui s'est effondrée. Bernard m'a expliqué que c'est à cause de la foudre. Heureusement, il n'y a pas eu de victimes. Mais je te dis pas le casse-tête avec l'assurance. Figure-toi que...

– Tante Mila, ai-je interrompu. Les rugbymen.

– Oui, pardon, a-t-elle répondu avec un sourire contrit. Bon, donc, comme on était vides, ça tombait bien. Je leur ai donc loué toutes les chambres pour quinze jours, a-t-elle achevé tout sourire.

– Tu as loué toutes les chambres à une demi-équipe de rugby de deuxième zone ? ai-je résumé. Mais, tante Mila, on n'a que trois chambres de deux...

Un doute terrible a germé dans mon esprit, à présent bien réveillé.

– Je sais. J'ai loué aussi ta chambre, a expliqué tranquillement Mila, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

– Ma chambre ? ai-je protesté sur une voix un peu trop aiguë. Tu as loué ma chambre à un rugbyman ? Une armoire à glace de cent vingt kilos va s'installer dans mon nid à moi ? Il va dormir dans mon lit, se servir de ma commode et de ma salle de bains et pire, avoir accès à mes livres ?

– Rien ne dit qu'il fera vraiment cent vingt kilos, a répondu ma tante comme si de tout ce que j'avais dit c'était l'information la plus importante.

– Il pourrait en faire cinquante-six que ça serait pareil ! ai-je crié. C'est juste que...

– Je ne pense pas qu'un rugbyman puisse faire cinquante-six kilos, a répondu Mila, les sourcils froncés sous l'effet de la réflexion. Ce sont plutôt des hommes très costauds. Il me semble que...

J'ai levé une main pour couper court aux digressions de ma tante. Je n'étais pas d'humeur à en supporter davantage.

– Ne t'énerve pas, ma chérie, a-t-elle repris sur un ton posé. Ce n'est que pour quinze jours. Pense à l'argent qu'on va gagner. Et puis tu partageras ma chambre. Ce n'est pas comme si je te demandais de dormir dans une tente au fond du jardin.

Je l'ai regardée, interloquée.

– Parce que tu as envisagé m'envoyer dormir dans une tente ?

– Pas du tout, la preuve, a-t-elle répliqué en souriant.

Le problème avec ma tante, c'était qu'on ne pouvait pas lui en vouloir très longtemps. Difficile de résister à son sourire et à sa gentillesse. Ou peut-être que c'était moi qui étais faible. Allez savoir.

– OK, ai-je abdiqué. Ils arrivent quand ?

– Dans l'après-midi. Il faut préparer les chambres et faire les menus. Ils ont pris l'option demi-pension, leur cuistot restera sur le site de la base de loisirs. C'est pour ça que je t'ai privée de grasse matinée, ma chérie. Dépêche-toi de sortir du lit. Le marché t'attend, a-t-elle conclu en se levant.

– Je vois, ai-je répondu en soupirant.

Sept rugbymen. Quinze jours. Privée de chambre. Ce que je voyais surtout se profiler à l'horizon, c'était des emmerdes.

Chapitre 2

Lorsque je suis sortie de la salle de bains vingt minutes plus tard, j'ai découvert que les emmerdes étaient déjà là : Mila s'agitait comme une abeille sous acide et papillonnait entre les différentes pièces, les bras chargés de draps et de serviettes. J'étais certaine que si elle avait eu des domestiques, elle aurait braillé des ordres en agitant un index autoritaire. Comme elle n'avait personne à diriger, je savais que ça allait forcément me retomber dessus. Je savais aussi qu'il était inutile d'essayer de l'éviter. Mila était le genre de personne à qui il est impossible de refuser quoi que ce soit. Elle possédait une espèce de qualité étrange, un mélange de bienveillance et de vulnérabilité qui faisait craquer la terre entière – du moins, ses voisins et amis. Et puis il y avait sa maladie. Mila était atteinte de polyarthrite, et même si elle s'en défendait, elle souffrait beaucoup. Les crises étaient intermittentes, et étaient parfois d'une telle violence qu'elles la laissaient hagarde, contrainte qu'elle était de s'abrutir de médicaments pour tenter de supporter la douleur.

Au volant de la fourgonnette hors d'âge que j'avais rachetée à un voisin agriculteur puis repeinte et dont je me servais uniquement pour faire le marché, j'ai emprunté la départementale qui menait à Montauban, la grande ville à une dizaine de kilomètres de notre village. Les champs de maïs s'étiraient à l'infini et leur couleur vert-jaune se découpait sur le bleu éclatant du ciel. On se serait cru dans une carte postale et, comme quasiment tous les jours depuis que j'avais pris la décision de m'installer avec Mila, j'ai inspiré profondément, le cœur rempli d'un sentiment de sérénité. Plaquer Paris, sa grisaille et sa pollution avait été la meilleure décision de ma vie.

J'ai allumé la radio et la voix chaude de Francis Cabrel a rempli l'habitacle. J'ai baissé la vitre, allumé une cigarette et inspiré la première bouffée avec délectation. Une main sur le volant, l'autre pendant sur la portière, les cheveux ébouriffés par le vent, je me suis mise à chanter à tue-tête, histoire que les épis de maïs sachent que moi aussi je voulais aller dormir chez la dame de Haute-Savoie. J'avais l'impression d'être seule au monde, assise sur le siège en cuir élimé de ma camionnette un peu brinquebalante qui ahanait comme un fumeur de gitanes, sur cette route qui semblait mener tout droit vers l'horizon. Une idée du paradis. Enfin, presque. Pour une raison que je ne m'expliquais pas, les images du rêve érotique interrompu par l'irruption

de ma tante ne me quittaient pas. Les caresses de l'inconnu s'attardaient comme un écho sur ma peau qui frissonnait sous l'effet du souvenir, comme si cette scène s'était réellement déroulée. Dans mon rêve, l'homme à la voix grave n'avait pas de visage mais à la lueur du jour, je lui donnais les traits de mon homme idéal : une mâchoire carrée, une bouche sensuelle et des yeux verts comme un torrent irlandais – je n'avais jamais mis les pieds en Irlande, mais c'était un détail. J'ai soupiré et chassé cet homme imaginaire de mon esprit. Il fallait que je me concentre sur la tâche qui m'incombait : nourrir sept hommes bien réels.

Un peu plus de deux heures plus tard, je rangeais les dernières courses à l'arrière de ma camionnette. J'avais commencé par le marché aux primeurs de la place Prax-Paris, et entassé une dizaine de cagettes de fruits et de légumes à l'arrière de ma fourgonnette. Le marché n'avait lieu qu'une fois par semaine à Montauban, et je ne voulais pas risquer de tomber en rade. Je n'avais aucune idée de ce que mangeaient des rugbymen en plein entraînement et je devais bien avouer que je n'avais pas vraiment envie de me renseigner. J'adorais cuisiner et je comptais bien les servir comme n'importe quels clients. J'avais vu un jour un reportage sur le régime alimentaire des sportifs de haut niveau qui m'avait passablement horrifiée. Si ces rugbymen voulaient des plats spéciaux, à base de protéines végétales, de steaks aux stéroïdes ou de je ne sais quoi, ils n'avaient qu'à se déplacer avec leur propre cuistot. J'étais ensuite passée chez l'épicier italien de la rue de la République où j'avais fait un stock de pâtes et de riz, avant de terminer par le volailler et le charcutier de la Halle, à côté de la place Nationale. J'avais esquissé rapidement les menus de la semaine, me laissant comme d'habitude une bonne marge d'improvisation. Le goût des casseroles m'était venu quand j'étais adolescente, peut-être en réaction à des parents qui considéraient que la cuisine était une pièce inutile dans un appartement. Nous mangions au restaurant trois à quatre fois par semaine et le reste du temps, nous avions le choix entre jambon-purée Mousseline et jambon-petits pois en boîte. À quatorze ans, âge de la révolte adolescente, j'avais acheté avec mon argent de poche un livre de cuisine au hasard à la FNAC et pris possession de cette pièce laissée à l'abandon. Mes parents avaient été désarçonnés et surpris par cette passion soudaine, qui remettait en question toute leur non-éducation culinaire. J'ai toujours pensé qu'ils auraient mieux compris si je m'étais mise à fumer de l'herbe ou à sécher les cours. Ma rébellion avait été loin : j'avais exigé qu'ils achètent une batterie de cuisine complète, des moules à gâteaux, des plats à four et, comble de l'insolence, une cocotte en fonte. Comme tous parents d'adolescents, ils avaient cédé pour avoir la paix.

Mon amour pour la cuisine ne m'avait ensuite jamais quittée. J'avais tout appris toute seule, avec les livres et les émissions télévisées que je regardais avidement. Et ce talent avait fini par se révéler utile quand j'avais tout plaqué pour rejoindre ma tante, presque un an plus tôt.

J'ai rangé les courses dans les glacières préparées à cet effet. En bonne maniaque de la chaîne du froid, je ne me déplaçais jamais sans elles. J'ai contemplé mon chargement, repositionné une cagette qui n'était pas tout à fait alignée et jeté un coup d'œil à la montre ouvragée que je portais en pendentif. Mila m'avait tellement pressée qu'il était à peine 11 heures. Elle avait affirmé que les envahisseurs seraient là dans l'après-midi, ce qui voulait dire que j'avais largement le temps de faire un saut à la librairie.

Le carillon a égrené ses notes joyeuses quand j'ai poussé la porte jaune et j'ai inspiré profondément, instantanément apaisée par l'odeur de papier neuf. Oublié le réveil trop matinal, les courses précipitées et le rêve déstabilisant qui m'avait laissée pantelante et embarrassée. J'ai fermé les yeux. Les livres avaient toujours été mon refuge, mon abri dans la tempête, mon rempart contre les turpitudes du monde. Je ne me sentais jamais plus en sécurité que dans une pièce aux murs couverts de livres et je ne me déplaçais jamais sans un bouquin que je pouvais ouvrir si les choses tournaient mal, comme un talisman.

– Eugénie ! Trop contente de te voir !

La voix chantante de Kassy m'a sortie de ma rêverie. J'ai rouvert les yeux en souriant.

– T'as fait le marché ? a-t-elle demandé en me faisant la bise. J'ai reçu ta commande, au fait, il ne manque qu'un titre, il est en rupture apparemment.

Elle a fait un demi-tour virevoltant pour se diriger vers le comptoir. J'ai suivi sa silhouette élancée et le frou-frou de sa robe à fleurs rouges. Kassy avait un goût prononcé pour les vêtements inspirés des années 1950 et elle portait ce jour-là une robe cintrée qui s'évasait à partir de la taille, avec jupon en tulle et ballerines. Avec son rouge à lèvres très rouge, sa queue-de-cheval haute et sa frange épaisse, elle avait tout de la pin-up américaine.

Quand j'avais emménagé dans la maison d'hôtes de ma tante l'année précédente, j'avais commencé par faire un tour à Montauban pour voir quel genre de commerces offrait la ville. Même si j'étais une enfant du numérique et du virtuel, je n'envisageais pas de me passer d'une vraie librairie. Je consommais trois à quatre bouquins par semaine, voire davantage, et je n'étais pas grande fan des sites de ventes en ligne : j'avais beau être du genre solitaire, j'estimais que rien ne remplaçait un libraire, cette espèce en voie de disparition. Tant que je vivais à Paris, la ville aux milliers de librairies, je n'avais jamais rencontré de problème. Mais je savais que dans une petite ville de province, les chances de tomber sur une librairie bien fournie et si possible tenue par quelqu'un d'aimable et passionné étaient plus minces. J'avais donc fait une petite danse de la joie silencieuse en découvrant la boutique de Kassy. Jaune et lumineuse, la librairie était à l'image de sa propriétaire : généreuse et joyeuse. On y trouvait de tout, sans jugement de valeur ni classification condescendante. Les classiques y côtoyaient les romances, les polars cohabitaient avec les essais, la jeunesse avec la SF, les guides de voyage et de vie partageaient leur espace avec les BD. On pouvait tout demander, tout

commander à Kassy, qui ne fronçait jamais les sourcils en entendant les requêtes parfois farfelues de ses clients ni ne jugeait leurs lectures. Sa tolérance, son ouverture d'esprit et son sourire éclatant avaient fait d'elle une figure incontournable de Montauban et attiraient une clientèle qui allait bien au-delà de la ville. Elle vouait une passion toute personnelle à la littérature russe, qu'elle défendait et conseillait sans relâche, et avait un goût très prononcé pour la littérature jeunesse. Elle organisait souvent des rencontres et des lectures. En la voyant s'affairer entre ses rayonnages colorés, on ne pouvait que constater qu'elle était parfaitement à sa place : elle se déplaçait avec une légèreté de farfadet. Elle était l'âme de sa librairie et je ne l'aurais imaginée nulle part ailleurs.

Et en presque un an, Kassy était devenue une amie. Nous allions souvent boire un verre ou dîner dans l'excellente pizzeria qui était devenue notre QG, elle venait parfois passer le dimanche à la maison et nous lisions à l'ombre du figuier. Nous avions en commun notre amour de la littérature et un passé qui nous avait poussées vers Montauban un peu par hasard : elle avait quitté Bordeaux pour oublier une histoire d'amour houleuse, et moi Paris pour fuir une vie pleine de vide et d'interrogations sans réponses. Elle avait pansé ses plaies entre ses étagères jaunes tandis que je léchais encore mes blessures en contemplant mon potager et mes plates-bandes de pivoines.

– Tiens, a dit Kassy en posant une pile de bouquins sur le comptoir à fleurs. Le dernier Briggs, le Ilona Andrews et le collector de Gemmell. T'as lu le bouquin de Guelassimov que je t'ai filé la semaine dernière ?

– Oui. J'ai adoré. Une vraie claque.

Le visage de Kassy s'est illuminé.

– Oh ! je suis trop contente ! Je vais t'en donner un autre, attends..., a-t-elle annoncé en faisant mine de se déplacer.

– Ça peut attendre, l'ai-je arrêté d'un geste. On vient de faire le plein avec des réservations de dernière minute. Je sens que je ne vais pas avoir beaucoup de temps pour lire pendant quinze jours.

– Vous avez loué toutes les chambres d'un coup ? s'est étonnée Kassy.

– Ouais, ai-je soupiré. À des rugbymen.

– « Des rugbymen » ?

Le regard que Kassy avait posé sur moi était intense.

– Oh ! arrête ça tout de suite. Je te vois venir avec tes gros sabots.

– Je porte des ballerines, a-t-elle rétorqué. Des rugbymen ? Vraiment ?

Son regard ne me disait rien qui vaille.

– Oui, des rugbymen. Ils devaient loger à la base de loisirs de Saint-Sardos mais un toit s'est effondré, frappé par la foudre. On en récupère sept.

J'essayais de ne pas avoir l'air de trop me plaindre : nous avions besoin d'argent et quinze jours de réservations en continu n'arrivaient pas souvent.

– Sept rugbymen ? Tu comptes les partager, n'est-ce pas ? Ils sont arrivés quand ?

Le rouge était monté aux joues de Kassy, et sa voix avait gagné une

octave.

– Ils seront là cet après-midi. Mais je pense que tu te fais une fausse idée de ces gens-là. Ils sont certainement très grands, très gros et très gras. J'entends d'ici là leurs plaisanteries vulgaires et leurs rires épaïs.

– J'en connais une qui n'a pas vu le calendrier des dieux du stade.

– Tu sais bien que tout est photoshoppé dans ces trucs-là. Et c'est pas parce qu'il existe douze rugbymen sexy qu'ils sont tous comme ça. Je croyais que tu détestais les généralités.

– Pas quand elles concernent des hommes gaulés comme des apollons. Bon, je viens à quelle heure demain ?

– Pardon ?

– Tu ne crois quand même pas que tu vas les garder pour toi, non ? a affirmé Kassy en haussant les sourcils. Sept, ça fait beaucoup, crois-moi.

– Je vais faire comme si je n'avais rien entendu, ai-je rétorqué sur un ton faussement choqué. En ce qui me concerne, tu peux tous les prendre.

– Eugénie, ma chérie, je pense au contraire que ces rugbymen sont des envoyés du ciel.

– Pourquoi ça ? ai-je répondu en haussant un sourcil.

– Ça fait combien de temps que tu n'as pas couché avec un homme ? Hein ?

– Euh... Depuis l'éternité et un jour. Mais je ne vois pas ce que les rugbymen qui vont envahir notre maison ont à voir avec ça.

– Tsss, quand tu as décidé d'être obtuse, tu ne fais pas les choses à moitié, a répliqué Kassy en secouant la tête. Sept hommes te tombent littéralement dans les bras et tu ne vois pas ce que tu pourrais en faire.

– Bah, ils doivent tous être maqués... ou gays.

– Statistiquement, sur les sept, il y en a forcément un ou deux célibataires et hétéros, et un ou deux en couple mais prêts à tromper leur femme, a affirmé Kassy d'un ton docte. De toute façon, je ne te parle pas de te marier et d'avoir deux enfants et demi. Je te parle de coucher. Il est grand temps que tu sortes de la période d'abstinence dans laquelle tu es engluée.

– Je ne suis engluée dans rien du tout, ai-je protesté. Je n'aime pas cette image : on dirait que tu parles d'une mouche qui s'est pris les pattes dans de la confiture. Je ne suis pas une mouche ! Et je ne suis pas abstinente. C'est juste que... que... que..., ai-je bafouillé, subitement à court de mots.

– Exactement. Mais ça va changer à partir de cet après-midi. Tu vas sortir ton plus beau sourire, arrêter de porter des salopettes et accepter d'ouvrir les yeux sur le monde qui t'entoure.

– Qu'est-ce que tu as contre mes salopettes ? ai-je demandé en baissant les yeux sur ma salopette short en jean délavé.

– Tout. Ce truc infâme n'aurait jamais dû revenir à la mode. Crois-moi, si je dirigeais la Fashion Police, personne n'aurait le droit d'en porter. Pas même Kate Moss. Tu ne peux séduire personne là-dedans.

– De toute façon, je n'ai pas envie de séduire qui que ce soit, ai-je

rétorqué sur un ton boudeur. Les hommes, ça n'apporte que des ennuis.

– Qui généralise maintenant ? a répliqué Kassy. Tu vas me faire le plaisir d'arrêter de geindre tout de suite. Ce n'est pas parce que tu es tombée sur un ou deux losers...

– Dis plutôt cinq ou six, l'ai-je interrompue.

– ... que tous les hommes sont des nases, a poursuivi Kassy, imperturbable. Sans compter que ça ne peut te faire que le plus grand bien de baiser.

J'ai soupiré. Cela dit, je devais bien admettre qu'il y avait du vrai dans ce que disait mon amie. Si j'en croyais l'état dans lequel m'avait laissée mon rêve matinal, mon corps réclamait ce que je ne lui avais pas donné depuis longtemps. J'ai rougi en pensant aux mains habiles de l'inconnu sur mes jambes.

– Vu ta tête, j'ai touché une corde sensible, a constaté Kassy en souriant.

– Parfois, tes talents d'observatrice me fatiguent, ai-je rétorqué.

– Bon, je viens quand alors ?

J'ai soupiré avant de capituler : je savais que lorsque Kassy avait une idée en tête, elle ne renonçait jamais.

– Demain matin tôt. Je vais avoir besoin d'aide pour préparer et congeler des trucs pour m'avancer dans la cuisine. Si tu veux vraiment t'incruster, faudra donner de ta personne.

– Crois-moi, je suis plus que prête, a-t-elle affirmé, rayonnante comme si je lui avais offert Brad Pitt nu sur un plateau. Comme ça je pourrais croiser ces hommes et t'aider à faire un choix.

– On n'est pas au marché, ai-je protesté pour la forme.

J'ai quitté la librairie, mes bouquins sous le bras, avec la désagréable impression que les choses ne faisaient que se compliquer. Mila et Kassy avaient beau couiner d'enthousiasme, je ne voyais pas comment l'arrivée de ces sept inconnus dégoulinant de testostérone pouvait être une bonne nouvelle. La polyarthrite de Mila était très invalidante et depuis mon arrivée c'était moi qui faisais tourner la maison. Mila avait ouvert sa maison d'hôtes quatre ans auparavant et avait fini par gagner une clientèle fidèle, qui lui permettait tout juste de vivre. Les trois chambres étaient rarement réservées en même temps et il s'écoulait parfois plusieurs semaines pendant lesquelles nous n'avions aucun client. Ce rythme me convenait parfaitement. Mes journées se déroulaient au rythme des activités consacrées à la maison – ménage, bricolage, potager, cuisine – et de celles qui m'étaient propres – lecture, balades. Et, contrairement à ce que prétendait Kassy, j'étais très heureuse comme ça. Si le prix à payer pour ma tranquillité d'esprit était l'abstinence sexuelle, je le trouvais finalement peu élevé.

Avec une demi-équipe de rugby qui déboulait pour deux semaines, j'avais bien peur que c'en soit fait de ma tranquillité, de mes heures de lecture au calme, de mes balades dans la campagne et de mes rêveries solitaires.

Chapitre 3

J'ai parcouru la dizaine de kilomètres qui séparait Montauban de la maison de Mila en essayant de chasser les paroles de Kassy de mon esprit. J'avais de nombreux chats à fouetter et je ne pouvais pas perdre mon temps à fantasmer sur les possibilités que la discussion avec mon amie avait fait naître en moi. J'étais cependant bien obligée d'admettre qu'elle n'avait pas tort. Depuis que j'avais quitté Paris, je n'avais eu aucun amant. Pour être tout à fait honnête, la dernière fois que j'avais couché avec un mec remontait au fiasco lamentable avec un type rencontré sur Internet qui avait ajouté la goujaterie à la nullité et dont j'avais enfoui le souvenir avec les autres ratages de ma vie sentimentale. Je me suis livrée à un rapide calcul mental : il y avait très exactement vingt-trois mois et dix-huit jours que je n'avais couché avec personne. Kassy avait raison, j'étais en train de me transformer en nonne. À ce rythme-là j'obtiendrais une place au couvent sans problème, voire un ticket pour la canonisation.

J'ai mis la radio à fond pour chasser cette pensée déprimante et essayé de me concentrer sur les tâches à accomplir dont j'ai dressé mentalement la liste. J'en étais à la gestion du ménage quotidien – sept invités, ça faisait quatre chambres, quatre salles de bains plus les parties communes, ce qui n'était pas rien – quand j'ai atteint la maison. J'ai franchi le portail rouge, traversé la cour et contourné le bâtiment pour garer ma fourgonnette le plus près possible de la cuisine. J'étais en train de décharger la première cagette de tomates quand une voix dans mon dos m'a fait sursauter.

– Vous vouloirrrr aide ?

J'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule et failli en laisser tomber mon fardeau de saisissement.

Une véritable montagne de muscles se tenait devant moi.

Du haut de mon mètre soixante-neuf, je me suis retrouvée le nez contre un T-shirt blanc moulant deux pectoraux dont la perfection semblait me saluer avec impertinence. J'ai dégluti et levé les yeux. Un torse large comme une autoroute était surmonté par des épaules massives desquelles partait un cou de taureau sur lequel était posée une tête épaisse au nez cassé. L'homme qui me faisait face était un véritable cliché ambulante, dont la photo aurait sans problème pu figurer sous la définition de « rugbyman » dans le *Dictionnaire*

illustré des hommes virils. Il m'a souri, dévoilant à ma grande surprise une dentition impeccable, et a répété :

– Vous vouloirrr aide ?

– Euh, oui, merci, c'est très gentil, ai-je bafouillé. Il faut apporter ces cagettes dans la cuisine.

J'ai fait un geste du menton en direction de la porte-fenêtre qui donnait sur le potager.

– Pas prrrroblème.

La montagne a empoigné cinq cageots d'un coup et m'a devancée. Je lui ai emboîté le pas, mes tomates dans les bras. De dos, il était encore plus impressionnant que de face : j'avais l'impression de suivre un lointain cousin d'Hagrid, la chevelure sale en moins.

– Ah, Vadim, te voilà !

Une autre voix masculine a résonné non loin, me faisant instinctivement tourner la tête dans cette direction. Erreur fatale.

Un homme contournait la maison, venant dans notre direction depuis le jardin. Grand et musclé, large d'épaules sans être massif, moulé dans un jean foncé que j'ai immédiatement jaloué, il avait un visage d'acteur américain : mâchoire carrée, yeux clairs, nez droit, sourcils parfaitement dessinés et cheveux très courts. Et sa bouche, par tous les orques et trolls du *Seigneur des anneaux* ! Sa bouche fine et parfaitement dessinée était un vibrant appel à la luxure. En la voyant, j'ai immédiatement imaginé ce qu'elle pourrait faire sur mon corps, le sillon de baisers brûlants qu'elle pourrait déposer entre mes seins, sur mon ventre, sur ma...

Mes pieds se sont soudain emmêlés, j'ai trébuché, tenté en vain de me rattraper et me suis affalée la tête la première sur le sol poussiéreux.

Dans le cageot de tomates.

En jurant.

– Putain de bordel de merde d'orque !

J'ai entendu des exclamations et des cris autour de moi, deviné du mouvement, puis deux bras puissants m'ont redressée et je me suis retrouvée à genoux. J'avais mal au front et quelque chose dégoulinait sur mon visage jusque dans mon cou. Pas besoin d'être médium pour comprendre qu'il s'agissait de la chair des tomates qui avaient explosé sous le choc. Je sentais aussi quelque chose coller sur mon T-shirt. La classe.

– Vous allez bien ? a demandé la voix qui appartenait au corps de rêve responsable de mon humiliation. N'ouvrez pas les yeux, attendez.

J'ai obéi avec reconnaissance. La dernière chose dont j'avais envie c'était bien de regarder en face un homme magnifique qui m'avait vue me vautrer lamentablement devant lui.

J'ai senti quelque chose sur mon visage. L'apollon m'essuyait gentiment les yeux avec un tissu doux et qui sentait bon. Un mouchoir parfumé ?

– C'est bon, vous pouvez ouvrir les yeux maintenant.

J'ai soulevé lentement les paupières et plongé le regard dans les yeux les

plus verts que j'ai jamais vus. J'ai immédiatement refermé les yeux. Quelle injustice. Je rencontrais un homme qui correspondait trait pour trait à mon fantasme absolu, un mélange de virilité et de symétrie et qui, cerise sur le délicieux gâteau crémeux, avait les yeux verts comme le fameux torrent irlandais, et voilà que je ne trouvais rien de mieux que de m'étaler dans un cageot de tomates trop mûres. Décidément, le karma était une vraie saloperie. Surtout le mien.

– Ça ne va pas ?

De nouveau cette voix, riche et grave. Une voix épaisse comme une fondue au chocolat dans laquelle je tremperais volontiers mon corps. Collé au sien. Tout ça était un véritable cauchemar. Voilà, il n'y avait pas d'autre explication possible. J'étais en train de dormir, seule dans mon lit. Il suffisait que je fasse un effort et je me réveillerais en sursaut et me prendrais l'étagère en pleine figure.

– Vous avez quelque chose dans l'œil ?

Le propriétaire de la voix veloutée qui faisait frissonner mes terminaisons nerveuses a passé de nouveau le tissu soyeux sur mes paupières. Il avait le geste étonnamment léger pour un homme d'une telle carrure et je n'ai pas pu m'empêcher de me demander si ses caresses l'étaient aussi. *Arrête, Eugénie.*

Ce n'était pas le moment de me mettre à fantasmer.

– Pardon ?

J'avais apparemment marmonné à haute voix. De mieux en mieux.

J'ai inspiré profondément et rouvert les yeux. Comme je n'étais apparemment pas en train de rêver, autant affronter la réalité.

– Non, non, ça va, ai-je coassé. Enfin, je crois.

Il me regardait avec inquiétude, agenouillé face à moi.

– Vous allez avoir une bosse sur le front, a-t-il affirmé. Il faudrait poser de la glace dessus.

J'ai porté machinalement la main à mon visage.

– N'y touchez pas. Si vous voulez vous essuyer les joues, tenez, a-t-il dit en me tendant un tissu roulé en boule maculé de tomates.

J'ai baissé les yeux vers sa main pour saisir ce qu'il me tendait et c'est alors que j'ai compris avec quoi il avait nettoyé mes paupières.

Son T-shirt.

Par tous les saints du calendrier elfique.

Je me suis emparée du vêtement d'une main tremblante, que j'ai mise sur le compte du choc à la tête, en essayant de ne pas regarder son torse. Peine perdue, évidemment. Mes yeux ont été irrésistiblement attirés par ses pectoraux et, Tolkien me pardonne, par les tablettes de chocolat qui se situaient dessous, merveilleusement dessinées par un confiseur virtuose. J'ai tenté de ne pas le fixer. En vain. J'étais hypnotisée par la perfection de ce torse masculin. Maraboutée. Voilà, ça devait être ça : quelqu'un m'avait jeté un sort, je ne voyais pas d'autre explication à ma soudaine incapacité à ciller.

Ressaisis-toi, ma fille, ressaisis-toi. Tu peux le faire. Tu es forte. Lève les

yeux.

La partie rationnelle de ma cervelle avait beau s'agiter comme une folle pour attirer l'attention de mon cerveau reptilien, ce dernier était manifestement aux abonnés absents, trop occupé à baver métaphoriquement sur ce torse de rêve. *Oh oui, lécher cette peau bronzée, dessiner ces muscles du bout de la langue, titiller ces tétons sombres...*

J'ai secoué la tête pour tenter de reprendre le contrôle de mes pensées, ce qui m'a arraché un gémissement de douleur.

– Est-ce que vous pouvez vous lever ? a demandé l'inconnu, ce qui a achevé de me sortir de l'hébétude dans laquelle mes hormones m'avaient plongée.

– Je crois, oui, ai-je répondu en tentant de me mettre sur pied.

Il s'est redressé d'un mouvement souple en m'entraînant avec lui, la main posée sur mon coude.

– Ça va ? Tête pas trop tournée ? a demandé l'autre, celui que mon fantasme avait appelé Vadim.

J'ai reporté mon attention sur lui, reconnaissante. Son intervention m'offrait l'occasion de me reprendre.

– Non, non, ça va, merci, ai-je affirmé sur le ton le plus ferme possible. Merci de m'avoir ramassée, ai-je dit en me tournant ensuite vers l'inconnu.

– Pas de quoi. Je suis désolé de vous avoir surprise.

– Oui, voilà, c'est ça, vous m'avez... surprise, ai-je répété. Je suppose que vous êtes nos nouveaux hôtes.

– Oui, on vient d'arriver. Rodrigue Bonnafous, s'est présenté l'inconnu aux yeux verts en me tendant la main. Et voici un de mes coéquipiers, Vadim Gregoriou.

Ce dernier a hoché la tête en souriant. Après un instant d'hésitation j'ai saisi la main de Rodrigue. Elle était chaude et ferme, et sa poigne a fait naître un frisson qui s'est répandu à toute allure dans tout mon corps. Rodrigue a plongé son regard vert dans le mien et j'ai senti mes genoux se dérober. Je me suis dégageé sèchement. Qu'est-ce qui m'arrivait ? Comment une simple poignée de main pouvait-elle avoir autant d'effet ? Ma chute avait-elle provoqué un traumatisme crânien ? Fallait-il que je me rende aux urgences pour me faire faire un scanner ?

– Et vous vous appelez... ?

J'étais tellement perturbée par cet homme que j'avais oublié de me présenter. Il devait croire que j'étais simplette en plus d'être une maladroite qui trébuchait sur son propre pied. Ma vie s'améliorait de minute en minute.

– Eugénie, ai-je répondu. Képler. Eugénie Képler. Je m'appelle Eugénie Képler. Voilà, c'est ça, Eugénie Képler.

Un court-circuit dans mon cerveau m'obligeait manifestement à tout répéter en boucle. Je commençais vraiment à craindre le traumatisme crânien. Ou carrément l'hémorragie cérébrale.

– Eh bien, Eugénie Képler, je suis ravi de faire votre connaissance, a

affirmé le beau gosse en souriant et sans me quitter des yeux.

Il avait un sourire fascinant, sur lequel j'aurais sans problème pu écrire un poème, voire une thèse. Ses lèvres sensuelles découvraient des dents blanches et parfaitement alignées et mes yeux semblaient ne pas pouvoir se détacher d'elles.

– Je continue décharrger camionnette ?

J'ai sursauté et reporté mon attention sur Vadim, de nouveau soulagée par son intervention qui m'évitait de continuer à me ridiculiser.

– Oh oui, ce serait vraiment gentil de votre part, ai-je répondu en me penchant pour ramasser le cageot de tomates toujours éventré à mes pieds.

– Laissez, je m'en occupe, a affirmé Rodrigue. Je vais aussi aider Vadim à transporter vos courses.

Il a alors tourné la tête vers la fourgonnette puis m'a dévisagée en haussant un sourcil. Un sourire franc a lentement illuminé ses traits.

– Quoi ? ai-je demandé un peu brusquement.

J'étais depuis longtemps habituée aux moqueries concernant ma camionnette, mais pour une raison que je ne m'expliquais pas, je n'avais pas envie que Rodrigue fasse une remarque désobligeante. Ça m'aurait blessée.

– Votre fourgonnette est rose avec des étoiles vertes, a-t-il commenté.

– Oui, et ? ai-je rétorqué sur un ton défensif, les bras croisés.

– Comme dans *L'Homme de Rio*.

Rodrigue souriait toujours et son regard s'était fait à la fois rieur et plus intense. Mon cœur a fait une embardée. Depuis que j'avais acheté et repeint cette camionnette l'année précédente, c'était la première personne qui comprenait la référence. J'avais rapidement arrêté d'essayer de m'expliquer quand on me faisait une réflexion : personne ne semblait avoir la moindre idée de ce dont je parlais.

– Vous connaissez *L'Homme de Rio* ?

– Et comment. « Un déserteur qui voyage dans une voiture volée avec une hystérique, de deux choses l'une... »

– « ... ou c'est un névropathe, ou c'est un blasé. Choisis ! » ai-je achevé, sidérée.

Je me suis forcée à fermer la bouche, qui, j'en avais peur, pendait sous l'effet de ma stupéfaction. Ce qui venait de se produire était aussi invraisemblable qu'un bon film avec Steven Seagal. Quelles étaient les probabilités de rencontrer un homme beau comme un super-héros Marvel, aux yeux verts de surcroît et qui avait vu *L'Homme de Rio* suffisamment de fois pour en citer un extrait au débotté ? J'avais l'impression de me retrouver dans cet autre film, avec des magiciennes, où Sandra Bullock fait la liste des choses improbables qu'elle attend d'un homme et finit par le rencontrer. J'étais rivée au sol, incapable de détacher mes yeux des siens, prisonnière de ce regard vert rieur qui ne me lâchait pas. C'était à la fois embarrassant et... excitant.

– Vous devriez aller mettre de la glace sur votre front et nettoyer vos genoux, a commenté soudain Rodrigue avec un petit geste du menton en

direction de mes jambes.

J'ai baissé les yeux. J'avais les genoux couronnés comme ceux d'une enfant turbulente. C'était le pompon.

– Vous avez raison. Merci pour le déchargement. Et pour le T-shirt.

Et pour votre torse. Et pour votre voix sexy. Et pour vos yeux verts. Et pour L'Homme de Rio. Je connaissais cet homme depuis dix minutes et j'avais déjà envie de le remercier d'exister. Pa-thé-ti-que.

J'ai tourné les talons en boitant un peu et en espérant que je n'avais pas pensé à haute voix, ce qui semblait être une habitude que j'avais prise depuis peu et dont je devrais me débarrasser rapidement. Il m'a semblé sentir le poids du regard de Rodrigue dans mon dos, mais je ne me suis pas retournée pour vérifier. J'avais beau être maculée de tomates, avoir une plaie au front et les genoux égratignés, il me restait un semblant de dignité.

Chapitre 4

Une demi-heure et une douche plus tard, j'avais repris à peu près figure humaine. Enfin, disons que je m'étais débarrassée de la poussière et des taches de tomate. Pour le reste, il allait falloir faire avec. Je me suis séché rapidement les cheveux avec une serviette tout en contemplant mon visage dans le miroir de la salle de bains de ma tante : cette dernière avait profité de mon absence pour transférer quelques vêtements et effets personnels dans sa chambre. J'ai soupiré en constatant les dégâts. J'avais bien une bosse sur le front, qui avait subitement poussé comme un champignon au milieu d'un hématome. Charmant. J'ai tartiné la plaie avec de la crème homéopathique et je l'ai dissimulée du mieux possible sous ma mèche rose. J'ai ensuite désinfecté mes genoux – pas question d'y mettre du Mercurochrome comme l'avait suggéré ma tante en me voyant entrer un peu plus tôt, je n'avais plus cinq ans et il était hors de question que je me balade avec les genoux rouges, histoire d'ajouter une couche supplémentaire à mon humiliation. J'ai ensuite fouillé dans mes affaires à la recherche d'une tenue propre et qui, pourquoi pas, me mettrait en valeur. Maintenant que j'avais rencontré un ultra beau gosse qui ressemblait à s'y méprendre à Dean Winchester, je voulais me montrer sous mon meilleur jour. Les conseils de Kassy me sont revenus à la mémoire et j'ai écarté la salopette en jean – la douzième de ma collection – sur laquelle j'avais jeté mon dévolu, au profit d'un jean boyfriend et d'un T-shirt gris un peu ample sur lequel s'étalait un dessin de Gandalf surmonté du slogan : « You shall not pass ». L'interdiction était davantage un avertissement à mon intention qu'un message à destination de Rodrigue *alias* Monsieur Beau Gosse, qui, j'étais bien obligée de l'avouer, occupait toutes mes pensées depuis que je l'avais rencontré. Mon cerveau reptilien aurait bien aimé qu'il passe envers et contre tout mais la partie rationnelle de mon cortex savait très bien, elle, que ce genre d'hommes :

1. n'apporte que des ennuis ;
2. n'est jamais intéressé par des filles aux cheveux roses qui aiment la *fantasy* et les jeux vidéo et ont de tout petits seins. J'ai enfilé une paire de baskets en toile rose et je suis descendue, le cœur battant un peu plus vite à la pensée de croiser Rodrigue.

La maison était très silencieuse. Trop silencieux, même, si l'on considérait

que sept rugbymen venaient de s'installer. J'ai traversé le petit salon et l'immense salle à manger sans croiser âme qui vive. J'ai poussé la porte de la cuisine : elle était vide elle aussi, enfin si on exceptait les cagettes de victuailles qui avaient été déposées sur le sol et sur la grande table. Les glacières étaient rangées à côté du frigo. Pas de Rodrigue en vue. J'ai ressenti une légère déception, que j'ai rapidement chassée en rangeant les courses. Un coup d'œil sur la pendule murale en forme de poule m'a appris qu'il était presque 15 heures. Je n'avais rien avalé depuis le petit déjeuner, ce que mon estomac était en train de me rappeler bruyamment. J'étais en train de mettre une part de la quiche de la veille au micro-ondes lorsque la porte-fenêtre s'est ouverte sur ma tante, portant un panier plat qui débordait de fleurs coupées de toutes les couleurs. J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre.

– Qu'est-ce que tu fais ? Tu attends quelqu'un ? a demandé Mila.

– Non, je vérifiais juste que tu avais laissé quelques fleurs dans le jardin.

– Tu es bête, a-t-elle répondu en souriant. J'ai besoin d'un modèle. Je me lance dans une nature morte florale.

J'étais ravie de l'entendre dire qu'elle allait peindre, mais je savais que sa maladie ne lui avait laissé que peu de répit ces derniers temps et je craignais qu'elle ne puisse pas tenir le pinceau très longtemps. Je me suis efforcée de ne pas regarder ses mains déformées en ravalant mes inquiétudes. Pas question de les rajouter à ses souffrances.

– Tu es toute seule ? ai-je demandé sur un ton que j'espérais détaché, tout en sortant ma part de quiche du four.

– Oui. Rodrigue et comment il s'appelle déjà... Vladimir ?

– Vadim.

– Voilà, Rodrigue et Vadim sont juste passés pour déposer les bagages et prendre possession des lieux. J'ai cru comprendre que leur entraîneur les avait envoyés en éclaireurs et voulait un rapport complet. Ils sont repartis à l'entraînement. Toute l'équipe sera là pour dîner. Je suis tellement contente que nous ayons du monde comme ça pour quinze jours ! Tu as soigné tes blessures ? a-t-elle demandé soudain sans transition aucune.

– Ce ne sont pas des blessures, juste de simples estafilades. Et, oui, je les ai soignées. Tu as préparé ma chambre ?

– J'ai juste transféré le contenu de ta salle de bains et d'un tiroir de ta commode. Je te laisse faire le lit et enlever le reste.

– OK. Je m'en occupe dès que j'aurai fini de déjeuner.

Ma tante a opiné avant de quitter la cuisine en fredonnant. Je l'ai suivie des yeux, étonnée de la voir aussi en forme.

Après avoir avalé ma part de quiche et ma salade, j'ai décidé de mettre en route des bricoles en cuisine pour le repas du soir. Résultat, quand je suis enfin montée préparer ma chambre, il était presque 18 heures. J'ai changé les draps du lit puis j'ai fait le tour de la pièce pour mettre en lieu sûr mes possessions. Pas question de toucher aux milliers de livres sagement alignés :

ça ferait de la lecture pour celui ou ceux qui prendraient possession de mon antre. J'ai extirpé un petit sac de voyage de mon petit placard sous le bureau et j'ai commencé à le remplir : les vêtements qui restaient dans la commode, ma boîte à bijoux contenant mon énorme collection de boucles d'oreilles, ma figurine Harry Potter qui hochait la tête, mon doudou jaune en peluche élimé qui ne m'avait jamais quittée et mon réveil en forme de R2-D2 qui avait pour sonnerie la musique du générique de *Star Wars*. Je venais d'ouvrir le tiroir de ma table de nuit et d'en sortir son contenu dix-huit ans et plus – à défaut d'avoir un homme, je possédais au moins un *rabbit* violet – lorsqu'une voix toute proche m'a fait sursauter.

– Re-bonjour, Eugénie Képler.

J'ai pivoté, *sex-toy* en main. Rodrigue se tenait dans l'encadrement de la porte et mon cœur a manqué un battement en le voyant : il était aussi sublime que tout à l'heure. Son regard s'est posé sur le *rabbit*, que je n'avais pas lâché et que je brandissais comme une épée.

– Hum. Intéressant votre... euh, a-t-il commenté en souriant à demi, une leur moqueuse au fond des yeux.

– Oh ! ça ? (J'ai baissé les yeux sur le *rabbit* comme si je le voyais pour la première fois.) C'est... c'est mon batteur à œufs, ai-je répondu avec une désinvolture feinte. Je l'ai cherché tout l'après-midi. Qui aurait cru que je l'avais rangé dans ma chambre, hein ?

J'ai fourré l'objet du délit dans mon sac de voyage en essayant d'avoir l'air digne, mais je sentais mes joues me brûler. Voilà qu'après m'avoir ramassée dans les tomates, Rodrigue me surprenait un gode à la main. Le 5 août était sûrement la fête des Eugénie, sainte patronne des humiliées.

– C'est votre chambre ? a demandé Rodrigue en jetant un regard autour de lui.

J'ai adressé une prière muette à Chuck, Arnold et Jean-Claude pour les remercier de veiller sur moi et d'avoir incité Monsieur Beau Gosse à changer de sujet.

– Oui, ai-je répondu sur un ton que j'espérais naturel tout en fermant mon sac.

Il a fait un pas dans la pièce, se rapprochant de moi. En réponse, j'ai senti une soudaine faiblesse dans mes genoux, ce qui a réactivé mes craintes concernant un éventuel traumatisme crânien. J'avais lu quelque part que les vertiges pouvaient en être un des symptômes. Je me voyais déjà embarquée par une ambulance en direction de l'hôpital le plus proche, sous respirateur, le regard flou et... la voix de Rodrigue m'a ramenée à la réalité.

– Je suis désolé de vous en chasser. Votre tante – c'est bien votre tante, n'est-ce pas ? – m'a attribué cette chambre.

Mon cerveau a fait quelques ratés bruyants. Monsieur Beau Gosse Au Sourire Parfait allait dormir dans MA chambre ? Pire, dans MON lit ? J'ai lutté pour résister à la vague de chaleur que je sentais se répandre insidieusement au creux de mon ventre.

– C’est pas grave, ai-je coassé. (J’ai toussoté pour reprendre le contrôle de ma voix, qui s’était manifestement fait la malle en même temps que mes genoux.) Vous pouvez ranger vos affaires. J’ai vidé la commode.

– Et la table de nuit, a-t-il remarqué avec un sourire un brin canaille qui a provoqué chez moi un ramollissement de mes lèvres, les faisant s’entrouvrir sans me demander mon avis.

– Euh, oui, c’est ça, la table de nuit. Ce tiroir est vraiment très pratique pour ranger votre montre ou votre...

– Batteur à œufs ?

Il avait posé sur moi ses yeux verts au fond desquels brillait une lueur indéchiffrable, à mi-chemin entre la moquerie et... Quoi ? J’étais bien en peine de le dire. Je me suis concentrée de toutes mes forces sur la facture d’électricité posée sur la table de nuit. Tout pour échapper au magnétisme de ce regard intense.

– La salle de bains est mitoyenne, ai-je poursuivi en faisant un geste vers la porte verte, ignorant volontairement sa remarque. Je vous laisse, euh, vous installer, si vous avez besoin de quoi que ce soit, n’hésitez pas à demander, je...

Je m’étais approchée à reculons de la porte en parlant et mon dos a subitement heurté le chambranle.

– Aïe !

– La porte est à cinq centimètres sur votre droite, a dit Rodrigue dont le sourire s’élargissait de seconde en seconde.

– Parfaitement. La voilà, d’ailleurs, ai-je répondu en faisant un pas de côté. Bon, ben, à tout à l’heure. Le dîner sera servi vers 19 h 30.

J’ai pivoté et je suis sortie à toute allure dans le couloir où mon petit doigt de pied a heurté le coin d’une grande valise noire posée le long du mur. J’ai retenu à grand-peine un cri qui s’est transformé en gémissement et je me suis éloignée en boitillant et en jurant dans ma barbe. Il m’a semblé entendre un rire derrière moi.

Chapitre 5

Après mes mésaventures de la journée, j'avais craint le pire – je m'étais montrée tellement maladroite que je n'aurais pas été étonnée de mettre le feu à la cuisine ou de briser toute la vaisselle – mais le dîner s'est déroulé sans incident. J'ai fait la connaissance des cinq autres membres de l'équipe, des hommes de taille et de corpulence assez similaires – des baraques, quoi – qui, malgré la place qu'ils prenaient dans la pièce, se sont révélés plutôt sympathiques. Le repas a été enjoué, entrecoupé de vannes bon enfant, de termes techniques auxquels je n'ai rien compris et de compliments sur mes talents culinaires. Si j'en croyais le franc succès remporté par mon gratin de cabillaud, ma ratatouille et ma charlotte aux fraises, je n'avais pas de souci à me faire pour le reste du séjour. Du moins concernant la cuisine. Pour ce qui était de Monsieur Beau Gosse Aux Yeux Verts, c'était une autre histoire. J'avais soigneusement évité de croiser son regard à table, mais j'avais senti à plusieurs reprises qu'il me dévisageait. Et si les papillons qui avaient pris mon ventre pour nid ne laissaient aucun doute sur l'effet qu'il me faisait, je n'allais pas jusqu'à espérer que c'était réciproque. Je ne m'étais pas spécialement montrée sous mon meilleur jour depuis notre rencontre et je savais bien que même si je n'étais pas moche, je ne correspondais pas aux canons de beauté en vogue. J'étais plutôt grande mais maigrichonne, mes seins remplissaient laborieusement un 85 A, j'avais les cheveux teints en rose fuchsia, un tatouage sur le poignet, plusieurs piercings dans les oreilles et un dans l'arcade. Je savais que mon look n'attirait pas vraiment les hommes. Si on exceptait ma dernière expérience pitoyable avec un mec déniché sur Internet, je n'avais eu des aventures qu'avec des hommes rencontrés dans le cadre des jeux de rôle grandeur nature auxquels j'avais longtemps participé activement. Des geeks tatoués aux cheveux longs qui aimaient s'habiller en magicien le temps d'un week-end et faire semblant de maîtriser l'elfique, voilà à quoi ressemblait mon tableau de chasse. C'était la première fois que je croisais un homme du genre de Rodrigue. Et rien ne me disait qu'il éprouvait un quelconque intérêt pour la nana maladroite et étrangement attifée qu'il avait rencontrée dans l'après-midi.

Les rugbymen se sont levés de table après le café et j'ai commencé à débarrasser.

– Je peux vous aider ?

J’ai levé le nez du lave-vaisselle, surprise. Rodrigue se tenait à mes côtés, une pile d’assiettes sales dans les mains. Il était si près que je sentais sa chaleur... et son parfum. Quelque chose de délicieux, très masculin et très... envoûtant.

– Euh, c’est gentil mais vous avez certainement mieux à faire...

J’ai caché l’embarras que me causait sa présence en plongeant la tête dans le bac à couverts. Je préférerais m’éborgner sur un couteau plutôt que de lui laisser voir la rougeur subite qui s’était répandue sur mes joues.

– Si par « mieux à faire » vous entendez aller discuter boutique avec mes coéquipiers ou mater un film débile à la télé, alors, non, je n’ai pas mieux à faire.

– Euh, bon, d’accord, si vous voulez, c’est sympa, d’accord, OK, ai-je marmonné, le nez entre deux cuillères.

Pitié, que quelqu’un quelque part me fasse taire. À grands coups de n’importe quoi.

– Je n’ai pas bien entendu, a-t-il répondu.

Sa voix était plus près de moi qu’un instant plus tôt et j’ai tourné timidement la tête : il s’était accroupi à mes côtés et sa bouche sublime n’était qu’à quelques centimètres de la mienne.

– Je disais que...

Ma propre voix me semblait assourdie ; peut-être à cause du tambour qui s’était mis à battre la chamade dans mes tempes.

– Vous disiez que... ?

Il avait approché les lèvres de mon oreille et je sentais son souffle contre ma peau. Le tambour a résonné plus fort, étrangement connecté au rythme des battements de mon cœur.

– Je, euh, je disais que, que (*Ressaisis-toi ma fille, tu es une femme forte, ce n’est pas une voix fondante qui va te faire perdre tous tes moyens !*), que si vous vouliez vous pouviez mettre les assiettes dans le lave-vaisselle.

– Mmm. Pas de problème.

Il s’est penché en avant et a déposé une assiette dans le fond. Ce faisant, son bras a frôlé le mien ; le tambour a littéralement explosé dans mes tympans et mon cœur s’est affolé. Comme en plus j’ai oublié de respirer pendant quelques secondes, j’ai cru que j’étais en train de faire une crise cardiaque. J’ai fermé les yeux, à moitié paniquée et à moitié embarrassée. C’est alors que j’ai senti une main frôler ma joue et en dessiner les contours avec légèreté. Mon cœur a raté un battement. La bonne nouvelle, c’est qu’il fonctionnait. La mauvaise, c’est que la caresse aérienne de Rodrigue faisait resurgir en moi des sensations enfouies depuis longtemps. J’avais des papillons dans le ventre, et le désir avait fait naître un brasier un peu plus bas. Les yeux fermés, je ne pouvais qu’imaginer le regard vert de Rodrigue posé sur moi. Je mourais d’envie de plonger mes yeux dans les siens et de découvrir ce qu’ils recélaient – intensité ? désir ? mystère ? – mais j’avais trop peur d’être déçue. Là,

accroupie devant un lave-vaisselle presque plein, je vivais un instant parfait et je voulais le faire durer le plus longtemps possible.

– Rodrigue ? T'es où mec ?

Une voix venue du couloir m'a tirée de l'état second dans lequel la présence et la caresse de Rodrigue m'avaient plongée. J'ai ouvert les yeux et je me suis levée d'un bond en chancelant, puis je me suis accoudée à l'évier pour me donner une contenance, le dos à la porte.

– Ah, te voilà ! Spectre est en visioconférence dans le salon, il veut qu'on bosse.

Je me suis retournée d'un air que j'espérais dégagé. Un des coéquipiers de Rodrigue, Maxence, était entré dans la cuisine.

– Pas de problème, a répondu Rodrigue. Je finis juste ça.

Je lui ai jeté un coup d'œil à la dérobée. Il achevait de disposer les assiettes dans le lave-vaisselle comme si de rien n'était.

– Allez-y, ai-je dit. Et merci encore pour le coup de main.

Il s'est approché de moi et s'est penché comme pour déposer quelque chose dans l'évier.

– Avec plaisir, m'a-t-il murmuré à l'oreille, de cette voix à faire fondre les pierres.

Promis, je ne laverai plus jamais cette oreille. Ni ma joue gauche. Je pourrais peut-être les mettre sous plastique afin de conserver intacte la caresse de sa main. Rodrigue a quitté la cuisine sans bruit et j'ai inspiré profondément, cramponnée au plan de travail. Qu'est-ce qui venait de se passer exactement ?

– Qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

– Je viens de te le raconter, ai-je soupiré en sortant un cageot de salades du cellier.

– Excuse-moi mais je n'ai pas bien compris. Le mec t'effleure la joue et toi tu as un orgasme ?

– Je n'ai pas eu un orgasme, ai-je protesté. Tu fais toujours semblant de tout comprendre de travers. Prends les petits pois et les navets s'il te plaît. Les pommes de terre sont dans le fond.

Kassy m'a lancé son fameux regard qui disait « Ne me prends pas pour une idiote, Képler, je ne suis pas née de la dernière pluie » avant de gagner les profondeurs du cellier d'un pas décidé et sonore. Elle portait ce matin-là des escarpins en vernis rouge qui martelaient le carrelage. Le cliquètement décidé de ses talons témoignait de son humeur combative : elle n'en avait pas terminé avec son interrogatoire.

La veille, j'avais achevé de ranger la cuisine à la hâte, puis je m'étais réfugiée dans la chambre de ma tante, où j'avais essayé de me plonger dans un des bouquins achetés le matin même à Kassy. Peine perdue. Les mots dansaient sous mes yeux et les aventures de Kate Daniels et de Curran, que j'adorais pourtant, ne m'intéressaient pas du tout. Non, la seule chose qui

emplissait mes pensées, c'était un homme aux yeux verts qui avait un prénom de héros de tragédie et un corps d'apollon. Pour couper court aux éventuelles questions de ma tante concernant ma distraction, j'avais rapidement éteint la petite lampe de chevet posé de mon côté du lit et fait semblant de dormir. J'avais fini par sombrer dans un sommeil agité, empli d'images fragmentées difficiles à identifier et d'une voix sensuelle comme du chocolat noir fondu qui me murmurait des paroles incompréhensibles. Je m'étais réveillée avant le soleil, fatiguée et énervée. Je m'étais dit en découvrant mes yeux cernés dans le miroir de la salle de bains que ces quinze jours s'annonçaient encore plus rudes que prévu. Et dire que je n'avais pas anticipé les innombrables questions de Kassy.

Cette dernière avait fait une apparition pimpante dès 8 heures. Corsaire bleu marine, marinière décolletée, escarpins rouges, frange impeccable et eyeliner de pin-up, elle avait fait tourner toutes les têtes en entrant dans la cuisine, un énorme sac de croissants à la main.

– Si Spectre sait ce qu'on bouffe ici, il va faire une attaque, avait commenté Karim en trempant allègrement un croissant tiède dans son grand bol de café au lait.

– Moi proposer nous rien lui dirre. Pas besoin lui savoirrr toutes les bonnes choses nous avons, avait répondu Vadim avec un regard appuyé en direction de Kassy, qui battait des cils comme une héroïne Disney qui aurait eu quelque chose dans l'œil, genre un moucheron mutant.

Elle avait resservi du café à tout le monde en minaudant, tandis que je distribuais les œufs au bacon et les salades de fruits frais en évitant soigneusement de croiser le regard de Monsieur Beau Gosse. Les hommes avaient englouti leur petit déjeuner en regardant leur montre – Spectre avait l'air d'être le genre d'entraîneur qui ne plaisantait pas sur les horaires – et avaient ensuite quitté la maison, leurs sacs de sport sur le dos. Kassy les avait regardés franchir la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin en soupirant.

– Ils sont à la hauteur de mes espérances, avait-elle soupiré en enroulant une mèche de cheveux bruns autour de son index parfaitement manucuré. Tous ces muscles et cette testostérone, c'est... inspirant.

– Tu crois que ça pourrait t'inspirer de débarrasser la table ? On a du pain sur la planche, avais-je commenté en entassant les bols vides.

– Rabat-joie, va. C'est la présence de tous ces beaux gosses musclés qui te met de mauvaise humeur ? Je ne vois pas comment c'est possible. Où alors il y a quelque chose que tu ne me dis pas.

Kassy avait posé sur moi son célèbre regard annonciateur d'un interrogatoire aussi fun que le supplice de la roue. Comme je savais qu'il était inutile de reculer, je lui avais raconté ce qui s'était passé la veille au soir devant le lave-vaisselle.

– Et c'est tout ?

Elle sortait du cellier, un cageot de légumes dans les bras, glamour jusqu'au bout des ongles. Comment faisait-elle ? Sa mère lui avait-elle appris

dès le berceau comment être une femme sophistiquée en toutes circonstances ou possédait-elle un gène supplémentaire ? Après la nuit que j'avais passée, je me sentais encore plus mal fagotée que d'habitude dans mon jean trop grand et mon T-shirt rouge sur lequel était écrit en jaune « Bazinga ! » (Ben oui, geekette un jour, Sheldon toujours).

– Je suis sûre que tu ne me dis pas tout. Le mec n'a pas pu avoir eu une soudaine envie de te caresser la joue devant un tas d'assiettes sales. Il s'est forcément passé quelque chose avant.

– Il faut écosser les petits pois, ai-je rétorqué en lui tendant un saladier en plastique rose, agacée par sa clairvoyance.

Kassy s'est contentée de me dévisager les bras croisés, sans faire un geste en direction du saladier.

– Oh ! ça va, ai-je capitulé. J'ai commencé par me vautrer dans un cageot de tomates quand je l'ai rencontré, puis il m'a surprise un peu plus tard un gode à la main.

Kassy a haussé ses sourcils parfaitement épilés puis a éclaté de rire. Son rire s'est transformé en fou rire et elle a commencé à hoqueter. J'ai posé le saladier sur la table avec dignité et je suis retournée à mes légumes.

– C'est toujours mieux à la main qu'ailleurs, a-t-elle fini par dire en s'essuyant les yeux. Enfin, non, c'est mieux ailleurs, mais bon, tu m'as comprise. Oh ! ça va, pas la peine de monter en silence sur tes grands chevaux, a-t-elle poursuivi en voyant que je ne répondais pas. Je suis censée faire quoi déjà ? Écosser des navets ?

– Tu peux toujours essayer mais je ne suis pas certaine qu'ils se laissent faire. Les petits pois en revanche n'attendent que ça.

J'ai posé un peu brusquement le cageot de petits pois sur la table et suis retournée vaquer à mes aubergines sans attendre ses questions.

– Bon, donc le mec te surprend un vibro à la main après t'avoir vue t'étaler dans un cageot de tomates, a-t-elle récapitulé en s'asseyant face à la table. Il t'a ensuite caressé la joue devant le lave-vaisselle plein de couverts sales. On peut dire que rien ne l'arrête.

J'ai soupiré en ouvrant le robinet de l'évier pour laver mes aubergines.

– Il ne s'est rien passé, Kassy, arrête de te faire des films. Et puis s'il le faut j'ai imaginé des choses. Je suis tombée sur le front en me vautrant dans le cageot de tomates, j'ai peut-être du coup une altération des perceptions. Ou alors la ratatouille était moisie et ça a provoqué des hallucinations. À moins que ce soit la faute de la chaleur et que j'aie vu un mirage, comme dans le désert.

Tout en parlant, j'ai rapidement lavé les aubergines, que j'ai ensuite posées sur le plan de travail à côté de moi.

– Hum, s'est contentée de répondre Kassy dans mon dos.

– Arrête.

– J'ai rien dit.

– T'as fait « hum », ai-je rétorqué en fermant le robinet.

– J’ai un chat dans la gorge. Un gros chat poilu. En pleine mue.

Je me suis retournée. Kassy me dévisageait, les bras croisés, confortablement carrée sur son siège. Elle n’avait même pas fait mine de toucher aux petits pois.

– Tu comptes m’aider ou pas ? ai-je demandé en soupirant, tout en m’essuyant les mains avec un torchon.

– Mais bien sûr, je suis venue pour ça. Rappelle-moi son nom à ce Rodrigue déjà ?

– Bonnafous, pourquoi ?

– Parce qu’il est temps de découvrir qui est vraiment ce beau gosse, a-t-elle expliqué en dégainant son smartphone de la poche de son pantalon.

Mais pourquoi n’y avais-je pas pensé ? J’ai effleuré la bosse dissimulée sous ma mèche, un peu inquiète. J’étais peut-être vraiment victime d’un traumatisme crânien qui provoquait des hallucinations et me privait de mes capacités habituelles. Depuis la veille, je me faisais des films sur Monsieur Beau Gosse Aux Yeux Verts alors qu’une simple recherche sur Internet aurait pu refroidir immédiatement mes ardeurs : j’étais certaine qu’il était marié et père de famille. Mon karma ne m’avait pas habituée à mieux.

– Ah ben, merde alors ! a marmonné Kassy, le visage penché vers l’écran de son téléphone.

– Quoi ? Il a un labrador ? ai-je demandé, toute à mon fantasme de l’homme de famille.

– Je ne sais pas comment fonctionne ton cerveau, mais je crois que je ne veux pas savoir, a répondu Kassy en secouant la tête. Il a peut-être un labrador, mais il a surtout un passé houleux.

– Ah bon ?

Je me suis approchée d’elle, dévorée par la curiosité. Et en proie à une vague anxiété. Allais-je apprendre que l’objet de mes fantasmes avait écrasé un hérisson par une nuit sans lune ? Qu’il faisait partie d’une secte qui vénérât le prince Philip ? Qu’il collectionnait les chaussettes blanches ?

– Tiens, a dit Kassy en me tendant son téléphone.

« Brutale fin de carrière pour le prometteur espoir du rugby français.

Rodrigue Bonnafous, dont les frasques et les exploits défraient la chronique avec régularité depuis quelques mois, voit sa carrière stoppée net après le jugement qui a été rendu hier. En effet, si, de manière tout à fait inattendue, le tribunal n’a pu condamner le jeune homme de vingt ans à cause d’un vice de procédure – alors qu’il risquait la prison, au moins avec sursis, et une forte amende – ce dernier a néanmoins écopé de deux ans de suspension pour consommation de stupéfiant, ce qui sonne le glas de sa carrière.

Bref rappel des faits. Rodrigue Bonnafous a été arrêté il y a quelques semaines après un accident de voiture qui a envoyé trois personnes à l’hôpital. Le jeune prodige toulousain, qui venait d’être recruté en équipe de France, avait pris le volant de sa Porsche en sortant d’une célèbre boîte de nuit

parisienne le 8 juillet vers 4 heures du matin : après avoir traversé tout Paris à plus de cent kilomètres/heure, grillé de nombreux feux rouges et fauché plusieurs poubelles, la voiture a terminé sa course dans un abribus heureusement désert. Après un bref séjour à l'hôpital, le jeune homme a été placé en garde à vue puis arrêté pour conduite en état d'ivresse et excès de vitesse. Les examens médicaux avaient rapidement révélé qu'il avait consommé de la cocaïne. Ses trois passagères, des jeunes femmes rencontrées en boîte de nuit dans la soirée, avaient été légèrement blessées.

Rodrigue Bonnafous était promis à une brillante carrière : d'abord découvert à l'âge de treize ans par... »

J'ai levé les yeux du portable.

– Eh ben. Putain, quoi.

– Comme tu dis, a répondu Kassy. C'est pas un gentil gars ton Rodrigue.

– Alors, un, c'est pas « mon » Rodrigue et deux... deux... J'ai pas de deux.

En revanche, j'avais des tonnes de questions. Qu'est-ce qui lui était arrivé après ? Pourquoi avait-il repris le rugby près de six ans après les faits ? Qu'avait-il fait pendant les deux ans de suspension ? J'aurais préféré apprendre qu'il était marié et qu'il avait trois enfants, un chien et un canari. J'ai rendu précipitamment le téléphone à Kassy comme s'il me brûlait. Je ne voulais pas en savoir davantage.

– Il s'est certainement amendé, a dit Kassy comme si elle lisait dans mes pensées. Sinon il ne jouerait plus.

J'ai acquiescé en silence avant de retourner à mes aubergines. Pas question de me laisser entraîner dans quoi que ce soit avec un homme qui consommait de la drogue et conduisait bourré. J'avais beau avoir les cheveux roses et des piercings sur le visage, les bad boys, très peu pour moi. Je me suis soudain immobilisée, une aubergine dans une main, l'économe dans l'autre. Et si c'était pour ça que Rodrigue faisait mine de s'intéresser un peu à moi ? Mon accoutrement lui avait-il laissé croire que j'étais du genre prête à tout ? Pensait-il que je cachais des sachets de poudre dans mes tiroirs ? Cette pensée m'a glacée. Il fallait que je prenne mes distances avec cet homme. Sans attendre une seconde de plus.

Chapitre 6

J'ai fait de mon mieux pour tenir mes bonnes résolutions pendant les jours qui ont suivi. J'ai pris soin d'éviter de me retrouver en tête à tête avec Monsieur Beau Gosse – j'avais beau avoir été sérieusement refroidie par ce que j'avais appris sur lui, il restait ultra séduisant et mon cerveau reptilien ne se gênait pas pour me le rappeler le plus souvent possible. Le soir, une fois la cuisine rangée et la vaisselle faite, je ne m'attardais pas en bas. J'ai résisté à la tentation de le googler plus avant : l'article exhumé par Kassy m'avait fait l'effet d'une douche glacée et j'avais très peur de ce que je pourrais découvrir sur lui. Les journées s'écoulaient à la fois très vite – Mila était clouée au lit par une nouvelle crise qui l'avait terrassée lundi après-midi, et je me retrouvais donc seule pour gérer la maison, la cuisine, le jardin et la paperasse – et très lentement : j'avais beau m'en défendre, mon esprit était envahi plus souvent que je ne l'aurais voulu par la voix enjôleuse et le sourire canaille de Rodrigue. Heureusement que nourrir sept rugbymen me demandait de la concentration : ça m'évitait de passer tous les dîners à lui jeter des regards à la dérobee.

Le vendredi soir, j'étais en train de mettre le couvert lorsque j'ai entendu, en provenance de la cour, les bruits de moteur annonçant le retour des sportifs. Depuis une semaine, j'avais eu le temps de m'habituer aux véhicules de l'équipe. Je distinguais à présent le rugissement de la moto de Thomas, le ronronnement de la Ferrari rouge de Rodrigue – la découverte de cette voiture le dimanche précédent n'avait fait qu'affermir ma volonté de me tenir éloignée de cet homme : qui conduisait une Ferrari à part les barons de la drogue et les footballeurs professionnels ? – et le bruit caractéristique de l'espèce de minibus que conduisait Karim et dans lequel s'entassaient Vadim, Maxence, Grégory et Julien.

Les portières ont claqué et des éclats de voix me sont parvenus. J'ai dressé l'oreille. Ce n'était pas les habituelles plaisanteries que les hommes échangeaient en rentrant de l'entraînement : le ton montait entre deux d'entre eux, qui parlaient de plus en plus fort.

– J'en ai ras-le-cul, putain ! Spectre te prend peut-être pour une star, mais nous on ne va pas te laisser nous la faire à l'envers ! a crié Thomas.

J'ai tendu l'oreille par la fenêtre ouverte au-dessus de l'évier.

– À l'envers de quoi ?

Une voix plus posée, dans laquelle sourdait une colère glacée. Celle de Rodrigue.

– Arrête de jouer au plus malin. C'est pas parce que t'as joué en pro que tu vaux mieux que nous.

Les voix s'étaient rapprochées. Les hommes avaient contourné la maison pour entrer par la cuisine, comme ils avaient pris l'habitude de le faire depuis leur arrivée. Une troisième voix, que j'ai reconnue comme étant celle de Karim, s'est élevée.

– Bon, ça suffit les gars. On s'en fout de savoir qui pisse le plus loin. Alors vous allez vous calmer et vous serrer la main et on en parle plus.

– Parlons-en, au contraire. Si Thomas a quelque chose à me dire, qu'il crache le morceau une bonne fois pour toutes !

Ils avaient gagné le jardin tous les sept et je les voyais à présent, leurs silhouettes se découpant à contre-jour derrière la porte-fenêtre, dessinées par le soleil couchant.

– Ouais, j'ai quelque chose à te dire, a répondu Thomas en s'avançant, menaçant, vers Rodrigue.

Les deux hommes étaient à quelques centimètres l'un de l'autre et leurs torsos se touchaient presque. J'ai posé la manique avec laquelle je venais de sortir les pizzas du four et ai couru vers la porte-fenêtre. Pas besoin d'être Madame Irma pour deviner que la dispute entre les deux hommes s'enracinait dans un différend qui ne datait pas d'aujourd'hui : l'orage qui couvait entre eux était tellement dense qu'il en était presque palpable.

– J'en ai plein le dos que tu sois la vedette de l'équipe, poursuivait Thomas, dont les yeux lançaient des éclairs. Spectre n'en a que pour toi. Et Bonnafous par ci, Bonnafous par là et vas-y que je te laisse choisir les options de jeu, et suivez Bonnafous et laissez Bonnafous buter, et...

– Est-ce qu'il faut que je te rappelle que c'est mon job de buter ? Que le demi d'ouverture c'est moi ?

La voix de Rodrigue était dangereusement basse et grondait comme le tonnerre.

– J'en ai rien à foutre ! a explosé Thomas. On connaît tous ton histoire, espèce de connard ! Tu ferais mieux d'arrêter de rouler des mécaniques et la jouer profil bas au lieu de la ramener !

Thomas appuyait ses propos en repoussant Rodrigue de son index, qu'il brandissait comme une épée.

– Ne me touche pas, a ordonné Rodrigue d'une voix glacée.

– Ah ouais ? T'as qu'à m'en empêcher, mec, a répondu Thomas en le repoussant violemment du plat de la main.

Rodrigue a baissé les yeux sur la large main que son coéquipier avait posée sur sa poitrine puis il a plongé son regard vert dans les profondeurs sombres des prunelles de Thomas.

– Je serais toi, j'enlèverais ma main, a-t-il dit sur un ton mesuré, mâchoire

serrée.

– Ah ouais ? Sinon, quoi, espèce de lopette droguée ? a rétorqué Thomas en le repoussant de nouveau.

Ce qui s'est passé ensuite m'a prise complètement par surprise. Rodrigue a saisi brusquement le col du polo de Thomas des deux mains. Ce dernier s'est rapidement dégagé et a tenté de lui balancer le poing dans la figure. Rodrigue a esquivé et riposté, cueillant au passage son adversaire d'un crochet dans l'estomac. À partir de là, je n'ai plus réussi à suivre ce qui se passait : les deux hommes ne formaient plus qu'un amas hurlant de membres agités de soubresauts. Les autres membres de l'équipe se sont précipités dans la mêlée pour séparer les deux hommes. Après un instant de désordre intégral ponctué de cris et d'ordres aboyés par les hommes qui ne se battaient pas, les choses sont devenues plus claires. Vadim retenait Rodrigue, dont il avait emprisonné les bras et qu'il faisait reculer. Karim faisait la même chose avec Thomas, aidé de Maxence. Grégory et Julien se tenaient entre les deux adversaires, pour les empêcher de se rencontrer de nouveau. Quant à moi, abasourdie par cet étalage de testostérone, j'étais rivée sur place, incapable de bouger. Les deux belligérants étaient tous deux blessés : du sang dégoulinait du nez de Thomas et il avait un œil dangereusement gonflé ; quant à Rodrigue, son arcade sourcilière gauche avait explosé.

– Ça suffit les mecs ! a dit Grégory sur un ton sans appel. Vous allez vous serrer la main, vous nettoyer puis on va manger tranquillement. C'est vraiment pas sympa pour notre hôtesse de vous comporter comme des hommes de Cro-Magnon.

Rodrigue a tourné la tête dans ma direction et a semblé s'apercevoir de ma présence pour la première fois. Une étrange lueur a brillé dans son œil droit : il avait fermé l'œil gauche pour le protéger du sang qui coulait de son arcade. Il s'est dégagé de la poigne de Vadim d'un haussement d'épaules. Karim et Maxence ont dû sentir un relâchement de la part de Thomas : ils l'ont relâché sans se concerter.

– J'ai pas faim, a rétorqué Thomas en tournant les talons.

On l'a tous suivi des yeux pendant qu'il gagnait le coin de la maison. Une minute plus tard sa moto a rugi puis s'est éloignée. C'est moi qui ai rompu la première le silence qui s'était abattu sur les six hommes restants.

– Le dîner est prêt, vous pouvez vous servir. N'hésitez pas à prendre ce que vous voulez dans le frigo. J'ai une trousse de secours dans la salle de bains attenante à ma chambre, ai-je poursuivi en me tournant vers Rodrigue.

Je suis entrée dans la cuisine sans vérifier qu'il me suivait.

– Je suis désolée, je ne suis pas infirmière, me suis-je excusée en voyant Rodrigue grimacer.

J'avais nettoyé et désinfecté la plaie, sur laquelle j'essayais de mettre un large pansement blanc.

– Ne vous inquiétez pas, c'est pas la première fois que je prends un coup,

a répondu Rodrigue en haussant les épaules.

– Parce que c'est seulement un coup ? On dirait plutôt une plaie béante, ai-je rétorqué, pansement en main.

Au moins ça avait arrêté de saigner.

Rodrigue a pivoté sans un mot vers le miroir de la salle de bains pour examiner les dégâts.

– Simple estafilade, a-t-il murmuré.

– Eh ben, si ça c'est une estafilade, je voudrais pas être là quand vous êtes vraiment blessé.

J'essayais de prendre un ton badin mais ma voix était plus sèche que je ne l'aurais souhaité. Je n'avais pas prévu de me retrouver seule avec Monsieur Beau Gosse Aux Yeux Verts et à l'arcade explosée dans ma minuscule salle de bains. Il s'était assis sur le rebord de la baignoire et je me tenais debout devant lui. J'étais trop près de lui pour mon propre bien, mais je ne pouvais pas reculer davantage au risque de heurter le lavabo.

Il s'est tourné de nouveau vers moi et j'ai appliqué le pansement du mieux possible.

– Pourquoi ai-je la désagréable impression que vous m'évitez depuis dimanche ? a-t-il demandé tout à trac en plongeant son regard vert dans le mien.

– Je... je ne vous évite pas, ai-je répliqué en baissant la tête.

– Vous êtes une très mauvaise menteuse, Eugénie Képler.

Il a posé la main sous mon menton pour m'obliger à relever le visage.

– Inutile de vous cacher derrière vos cheveux. Quand je veux une réponse, je l'obtiens.

Sa voix s'était faite plus basse et j'ai frissonné.

– Alors ? a-t-il murmuré en approchant sa bouche de mon oreille.

Par tous les hobbits de la Comté. Cet homme avait un pouvoir de magicien : mes genoux ont faibli et pour me rattraper, j'ai été obligée de poser la main sur la première surface stable qui se présentait. Hélas pour moi, c'était son épaule, et la fermeté de ses muscles sous son T-shirt a failli m'arracher un gémissement. *Garde la tête froide, ma fille. Pense au passé de cet homme. Et si ça ne suffit pas, pense à ta feuille d'imposition.* Mais mon cerveau reptilien avait manifestement décidé que je pouvais garder la tête froide tant que je le voulais, il était très occupé par une autre partie de mon anatomie qui, elle, était envahie par une chaleur que je ne maîtrisais pas. Mes genoux ont finalement cédé et Rodrigue a passé un bras autour de ma taille pour me rattraper. Mon visage était dangereusement proche du sien et ses prunelles vertes ne lâchaient pas les miennes.

– Que vous êtes jolie quand vous faiblissez, Eugénie Képler, a murmuré Rodrigue tout près de ma bouche.

Il n'avait pas bougé et je sentais cependant l'incendie qui avait pris naissance au creux de mon ventre se transformer en brasier.

– Que vous êtes jolie et que votre bouche est à croquer.

Ses lèvres effleuraient presque les miennes à présent et j'ai retenu mon souffle. Après tout, qu'importait si cet homme avait fait des bêtises dans le passé et s'il me prenait pour celle que je n'étais pas. Je pouvais juste me laisser embrasser une fois, une seule. Personne n'en saurait rien et ça n'aurait aucune conséquence.

– Que vous êtes...

Il a posé sa bouche au coin de la mienne, légère comme les ailes d'un papillon.

– ... belle...

Sa bouche s'est déplacée lentement vers l'autre coin.

– ... et désirable...

Ses lèvres étaient à quelques millimètres des miennes, en suspens, à l'unisson de l'instant. Une partie de moi aurait voulu qu'il m'embrasse sauvagement là tout de suite maintenant, tandis que l'autre priait pour que cet instant ne s'arrête jamais et que le feu qui me consumait ne soit jamais rassasié. Je n'avais jamais éprouvé ça auparavant. J'ai soupiré doucement. Comme si c'était le signal qu'il attendait, Rodrigue a posé les lèvres sur les miennes en m'attirant contre lui. J'ai immédiatement ouvert la bouche : j'avais assez attendu. Je voulais qu'il m'embrasse, qu'il m'embrase. Je voulais vivre un moment torride et passionné. Tout en mêlant ma langue à la sienne, je me suis assise à califourchon sur ses jambes et j'ai glissé les mains dans ses cheveux. Nos bouches se sont affrontées, affamées. Mes sens étaient submergés par sa présence, son parfum et la fermeté de son corps musclé sous le mien. Moi qui croyais pouvoir me contenter d'un baiser, je découvrais soudain que mon corps avait faim d'autre chose. Je voulais sentir Rodrigue en moi, qu'il me prenne dans cette salle de bains trop petite, qu'il assouvisse le désir sans fond qui avait pris naissance au creux de mon ventre et dont je n'avais pas soupçonné l'intensité. C'était comme si ces longs mois d'abstinence n'avaient d'autre but que de me préparer à ce corps à corps, d'aiguiser mes sens pour le recevoir, *lui*.

Comme s'il avait deviné quelle fièvre m'animait, il a passé les mains sous mon T-shirt, qu'il a ôté d'un geste assuré. Il a aussitôt repris possession de ma bouche, ne me laissant pas le temps de reprendre mon souffle. Ses mains ont habilement dégrafé mon soutien-gorge et il a posé les lèvres sur mon sein droit dont il a agacé le téton avec la langue. J'ai gémi en me cambrant, cramponnée à sa nuque. Il a fait subir le même traitement à mon sein gauche avant de me renverser pour déposer un sillon de baisers brûlants sur mon ventre.

– Lève-toi, a-t-il soudain ordonné d'une voix rauque.

J'ai obéi et ôté mon short sans qu'il ait besoin de le demander. Je portais un string en dentelle noire qu'il a fait glisser rapidement le long de mes cuisses. Puis il s'est levé d'un geste vif et m'a fait asseoir à sa place. Il s'est ensuite agenouillé entre mes cuisses ouvertes et a posé la langue sur mon clitoris. J'ai avancé les fesses pour lui faciliter l'accès à mon sexe, et me suis

agrippée des deux mains au rebord de la baignoire. Il a plongé la langue dans ma fente et je n'ai pu retenir un gémissement sonore. Sa langue était ferme et habile et elle faisait monter en moi une vague de plaisir inéluctable. Il a passé les mains derrière mes fesses pour mieux m'attirer à lui, enfouissant encore plus profondément la langue dans mon vagin. Puis il l'a retirée pour lécher de nouveau mon clitoris, et a glissé deux doigts en moi, qu'il a fait aller et venir de plus en plus vite. Je me suis cambrée davantage. Le rebord de la baignoire et ses mains sur mes fesses m'empêchaient de bouger comme je l'aurais voulu et cette contrainte, en me frustrant, ajoutait à mon plaisir. Il a soudain accéléré encore le rythme et j'ai joui avec une violence inattendue. Mon corps a été traversé par des spasmes brutaux et j'ai failli tomber à la renverse sous l'effet de l'orgasme. Rodrigue m'a rattrapée et attirée à lui. Je me suis laissée glisser dans ses bras et nous sommes restés un moment enlacés sur le carrelage frais. J'avais le souffle court et l'esprit embrumé.

– Quoi que j'aie fait pour mériter que tu m'évites, j'espère que je me suis fait pardonner.

J'ai levé les yeux vers lui.

– Tu n'as rien fait. Enfin, pas depuis qu'on se connaît.

J'ai posé la main sur ma bouche : je n'avais pas prévu de lui dire que j'avais fouillé dans sa vie. Je ne voulais pas passer pour une harceleuse, une pauvre fille obsédée par un rugbyman séduisant. D'un autre côté, j'avais juste lu un article de presse déniché sur Internet par ma meilleure amie, donc ça ne comptait pas vraiment. Mais je ne pouvais quand même pas me défaire de la désagréable impression d'avoir empiété sur sa vie privée.

– Je vois, a-t-il répondu sans me quitter des yeux. Et je comprends. Mais je ne suis plus le même qu'il y a six ans. Cette histoire m'a mis du plomb dans la cervelle. Et l'armée a achevé le travail.

– « L'armée » ? C'est là que tu as disparu pendant six ans ?

– Cinq. Je me suis engagé dans l'armée de terre.

– Mais pourquoi ? ai-je demandé. Tu avais fait une connerie, d'accord, mais de là à s'engager...

– J'ai pas vraiment eu le choix. Ce n'était pas ma première erreur et mon père a estimé que ça suffisait.

Il avait serré la mâchoire et détourné le regard. Je n'ai pas insisté. Les quelques minutes d'intimité que nous venions de partager ne me donnaient pas le droit de lui poser davantage de questions, même si j'en mourais d'envie.

– Et quand tu as quitté l'armée, tu as repris le rugby ?

– Le rugby, c'est toute ma vie. C'était la seule chose de bien qui m'était arrivé et je m'étais juré qu'en rentrant en France, je recommencerais. Bizarrement, plusieurs clubs se sont montrés prêts à m'accueillir. Les histoires de rédemption, ça marche toujours.

– Comme Iron Man, ai-je répondu sans réfléchir.

– « Comme Iron Man », a-t-il répété en souriant, en repoussant une mèche

de mes cheveux derrière mon oreille. Tu es une femme très étonnante, Eugénie Képler. Tu aimes Iron Man et *L'Homme de Rio*, tu as un look un peu goth mais tu as peur d'un homme qui a fait une connerie sous l'effet de la coke, tu lis de la fantasy et des ouvrages d'histoire médiévale ...

– Tu as regardé mes livres ? me suis-je exclamée, étonnée.

– J'en ai même lu deux ou trois, a-t-il avoué. J'ai développé le goût de la lecture pendant les OPEX. On s'ennuie beaucoup quand on est en mission à l'étranger. On passe un temps fou à attendre qu'il se passe quelque chose.

– C'est quoi les OPEX ?

– Opérations extérieures. Comme l'Afghanistan.

– OK. Je suis pacifiste, ai-je avoué tout à trac. L'armée est un monde incompréhensible pour moi.

– Pour moi aussi, a-t-il rétorqué sur un ton un peu amer. C'est pour ça que je n'ai pas renouvelé mon contrat. Mais...

Il a été brutalement interrompu par des coups frappés à la porte de ma chambre.

– Rodrigue, ça va mieux, vieux ? Tu viens bouffer ? a crié Karim.

– Merde !

Je me suis redressée à toute allure et ma tête a heurté le rebord du lavabo en chemin.

– Aïe !

Je me suis frottée le sommet du crâne, agenouillée. Décidément, ma pauvre tête en prenait pour son grade depuis quelque temps. Rodrigue, qui s'était déjà levé, m'a aidée à me mettre debout.

– Reste là, a-t-il ordonné.

Il a quitté la salle de bains et refermé la porte derrière lui. J'ai récupéré mes vêtements et me suis rhabillée en deux temps trois mouvements. Je me suis observée dans le miroir pour vérifier que rien n'était de travers – vu mes déboires récents, j'étais capable de mettre mon soutien-gorge sur mon T-shirt à l'envers – et que ce que j'avais fait avec Rodrigue un peu plus tôt (ou plutôt ce qu'il m'avait fait) ne se lisait pas en lettres de feu sur mon front. Comme ce n'était pas le cas, j'ai posé l'oreille contre la porte. Des voix étouffées me sont parvenues, puis j'ai entendu la porte se refermer. J'ai attendu quelques instants que Rodrigue refasse son apparition. En vain. J'ai tendu l'oreille mais plus rien ne me parvenait. J'ai entrebâillé la porte de la salle de bains et risqué un regard dans la chambre. Elle était vide. J'ai ressenti un léger pincement au cœur en constatant que Rodrigue avait disparu. J'ai rapidement balayé ma déception : si Karim était venu le chercher pour dîner, il n'avait aucune raison de ne pas descendre sans éveiller les soupçons. J'ai rangé la trousse de secours et vérifié que je n'avais rien laissé derrière moi. Puis j'ai traversé la chambre : Rodrigue était du genre ordonné – une conséquence de ses cinq années de service ? – et rien ne traînait, à l'exception d'un livre posé sur la table de nuit. J'ai rougi en me rappelant de l'histoire du *rabbit* et je me suis penchée pour regarder la couverture : Monsieur Beau Gosse lisait mon exemplaire écorné

d'*American Gods* de Neil Gaiman et si j'en croyais le billet de train qui lui servait de marque-page, il avait dépassé la moitié. Je me suis mise à sourire comme une idiote. Ce bouquin était dans le Top 10 de mes romans préférés, et savoir que l'objet de mes fantasmes posait ses yeux dessus le soir avant de s'endormir m'emplissait d'un sentiment ridicule, que je ne voulais surtout pas nommer. J'ai attrapé une feuille de papier dans un des tiroirs de mon bureau et écrit quelques lignes :

« J'espère que la prose de Neil te transporte autant que moi. Tu peux enchaîner sur Anansi Boys ensuite (même étagère). Merci pour tout. Eugénie Képler. »

J'ai plié la feuille en quatre et je l'ai glissée dans le livre, juste derrière le marque-page. Puis j'ai quitté la chambre à pas de loup, le sourire aux lèvres et le cœur battant un peu trop vite.

Chapitre 7

Lorsque j'ai entendu l'équipe descendre le lendemain matin, je n'ai pas pu empêcher mon cœur de faire un bond. J'avais passé une excellente nuit et m'étais réveillée, fraîche comme un gardon auprès de ma tante qui dormait encore, abrutie par les antalgiques. J'avais l'impression que l'intensité de ses crises ne faisait qu'augmenter ces derniers temps et j'avais beau savoir que c'était le cheminement prévisible de la maladie incurable qui la rongait, ça m'inquiétait. J'adorais ma tante et la voir subir tant de souffrances me peinait beaucoup. Je m'étais levée et préparée sans bruit pour ne pas la réveiller : pas question de troubler les brefs répit que pouvait lui laisser la douleur.

J'ai essayé de garder une apparence impassible lorsque les sportifs sont entrés dans la cuisine, mais j'ai compris tout de suite que quelque chose n'allait pas. Un silence inhabituel pesait sur les sept hommes. Qui n'étaient d'ailleurs que cinq : Il manquait Thomas et... Rodrigue. Mon cœur a manqué un battement et j'ai compris que je l'avais attendu. Je me suis giflée mentalement pour la peine : j'avais l'impression d'être une collégienne à lunettes et appareil dentaire qui a un sérieux béguin pour le mec le plus populaire de la classe. J'ai chassé cette idée désagréable et regardé les cinq hommes s'installer à table sans parler après avoir marmonné un vague bonjour à mon intention.

– Où sont Thomas et Rodrigue ? ai-je demandé sur un ton que j'espérais naturel tout en versant le porridge dans les bols.

– Ils ont été convoqués aux aurores par Spectre, a marmonné Karim, le nez dans son bol de café.

– À cause de ce qui s'est passé hier ?

– Ouais. À croire que Spectre a des antennes, a dit Maxence.

– Ou qu'il a des oreilles dans la place, a poursuivi Karim.

Tous les regards se sont tournés vers Julien ; machinalement, j'ai suivi le mouvement. Julien était le plus silencieux de la bande et, autant que je pouvais en juger, le plus jeune.

– Me regardez pas comme ça, les gars. Mon père m'oblige à lui faire un rapport en cas d'incident. Je pense que c'en était un, non ?

Les autres n'ont pas répondu et se sont concentrés de nouveau sur leurs bols. J'ai déposé une assiette pleine de toasts au milieu de la table.

– Et ce genre... d'incident se produit souvent ? ai-je demandé.

J'avais beau m'en défendre, je ne pouvais pas m'empêcher de me demander si Monsieur Beau Gosse et Langue Habile était coutumier de ces accès de violence ou si c'était exceptionnel.

– Thomas détester Rodrrigue, a répondu Vadim en épluchant une banane.

Je n'avais jamais vu personne manger autant de bananes que le joueur moldave. J'avais dû faire un saut à Montauban jeudi pour en acheter dix kilos : il en consommait trois à tous les repas. En voilà un qui ne devait pas manquer de potassium.

– Pourquoi ça ?

– Parce que Rodrigue a sauvé notre équipe, a expliqué Maxence. Quand Spectre l'a recruté, on vivait en fin de tableau de Fédérale 2. Grâce à lui, on est passé en Fédérale 1. Et on a une vraie chance de battre Toulouse en match amical à la fin du mois.

– Tu oublies de dire que c'est uniquement à cause de la Coupe du monde. Car l'équipe du Stade toulousain sera réduite à ses jeunes et à ses remplaçants, a nuancé Grégory. Sinon, on aurait une chance de se faire démonter, oui.

– Pas grave, on a une chance quand même et c'est grâce à Rodrigue, a affirmé Karim. Ce mec est une vraie bombe sur un terrain. Et Thomas le déteste pour ça. Avant son arrivée, c'était lui le leader de l'équipe. Il a perdu sa place et il ne le supporte pas.

– Et que va leur faire Spectre ?

– Leur souffler dans les bronches. Autant dire que j'aimerais pas être à leur place.

Après ces paroles peu encourageantes, les garçons se sont consacrés à leur petit déjeuner. J'ai mangé mon porridge en essayant d'empêcher mes pensées de vagabonder. Si je permettais à Monsieur Beau Gosse d'envahir toutes mes pensées, je risquais de devenir folle.

Les sept hommes sont rentrés plus tard que d'habitude ce soir-là. Ils étaient d'humeur morose et avaient l'air épuisés. J'en ai déduit que Spectre leur avait mené la vie dure à l'entraînement. Mila se sentait mieux et avait enfin pu se lever et quitter sa chambre et c'est elle qui a quasiment fait tous les frais de la conversation, apparemment indifférente au silence qui pesait sur nos hôtes. J'ai débarrassé et rangé la cuisine, puis je suis sortie fumer ma quatrième et dernière cigarette de la journée au fond du jardin. J'aurais pu m'installer sur la terrasse, mais je savais que ma tante désapprouvait et je n'aimais pas l'ennuyer. Le soir tombait et la lumière était splendide. C'était cette heure particulière où le jour se fond dans la nuit et où le crépuscule étend ses doigts gris sur le monde. J'ai inhalé la première bouffée avec délectation.

– Mauvaise habitude, a commenté une voix juste derrière moi.

J'ai sursauté.

– Dit celui qui fait bien pire, ai-je rétorqué en essayant de contenir les battements de mon cœur, qui avait manifestement décidé de mener sa vie sans

m'en aviser.

– Faisait, a corrigé Rodrigue. Je n'ai pas touché une ligne de coke depuis six ans. Et je n'en prenais que de manière ponctuelle, en gros, quand je sortais.

Je devinais mal son visage dans l'obscurité mais je sentais sa présence, massive et rassurante, et son parfum dont la riche fragrance m'enveloppait comme le crépuscule. Il a fait un pas vers moi et j'ai senti son souffle sur ma joue.

– Il y a mieux à faire que fumer, a-t-il murmuré en me prenant la cigarette des mains.

– Ah oui ? Genre ? ai-je chuchoté à mon tour.

Il a éteint la cigarette dans le petit cendrier que je tenais à la main et m'en a débarrassée.

– Genre regarder les étoiles, a-t-il dit en posant le cendrier sur l'herbe.

– « Regarder les étoiles » ? Vraiment ? C'est tout ce que tu as à proposer ? ai-je demandé en empoignant son T-shirt pour l'attirer avec moi.

– Pourquoi ? Tu as mieux ?

Sa bouche était tout près de la mienne et je sentais l'odeur du café qu'il avait bu après le dîner.

– Bien mieux, ai-je répondu en posant mes lèvres sur les siennes.

Il a glissé les doigts dans mes cheveux et m'a embrassée avec lenteur. Son baiser n'était pas affamé comme celui de la veille ; c'était un baiser qui prend son temps, un baiser plein de promesses. J'ai frissonné de tout mon corps lorsque sa langue a caressé la mienne et j'ai tendu la main vers son jean. J'ai effleuré la bosse rassurante qui tendait le tissu, avant de la caresser de manière plus insistante.

– Mmm, Eugénie Képler, vous êtes une coquine, a-t-il murmuré, le souffle un peu court. Dois-je vous rappeler que nous sommes dans un jardin et qu'il ne fait pas encore tout à fait nuit ?

– Viens, ai-je dit en l'entraînant vers le bosquet qui se tenait non loin. Ça te va, là, c'est assez à couvert ?

Le bosquet se dressait tout près de la haie qui délimitait le fond du jardin et le séparait du champ de maïs voisin. Les arbres étaient hauts et touffus et leurs branches, en se penchant vers la haute haie que j'oubliais toujours de tailler, créaient une espèce de refuge qui baignait dans la pénombre. Personne ne pouvait nous voir ici et personne ne nous y chercherait.

– C'est parfait, a-t-il acquiescé en m'embrassant de nouveau.

Cette fois-ci, nulle retenue dans son baiser. Nos langues se sont affrontées avec délectation. Sans plus attendre, il a glissé les mains sous ma robe.

– Je retire ce que j'ai dit. Eugénie Képler, vous n'êtes pas une coquine, vous êtes la reine des coquines, a-t-il dit en constatant que je ne portais pas de culotte.

– Je me suis dit que ça pourrait être pratique, ai-je expliqué en renversant la tête pour lui laisser libre accès à mon cou.

– Très pratique.

Pour me le prouver, il a enfoncé un doigt dans ma fente trempée. Comment était-il possible qu'un homme que je connaissais à peine me fasse autant d'effet ? Je n'ai pas eu le loisir de chercher une réponse à ma question : un deuxième doigt a rejoint le premier et il a posé son pouce sur mon clitoris.

– Tu n'aurais pas un préservatif, par hasard ? ai-je demandé, le souffle court, même si un reste de bon sens me disait que les probabilités pour qu'il en trimballe un dans sa poche étaient faibles.

– Il se trouve que je suis un homme très prévoyant, a-t-il murmuré au creux de mon oreille. Dans la poche de mon jean.

J'ai tendu la main en contenant à grand-peine un gémissement. J'ai un peu galéré pour trouver la bonne poche, ce qui ne l'a pas empêché de continuer à me doigter avec habileté. Lorsque j'ai enfin mis la main sur le précieux petit rectangle, j'étais sur le point de jouir. Il l'a manifestement senti et a accéléré le rythme. Comme la veille dans la salle de bains, il m'a rattrapée lorsque l'orgasme m'a coupé les jambes, mais cette fois-ci, il ne s'est pas arrêté en si bon chemin. Il s'est agenouillé sans me lâcher, puis, lorsqu'il a été assuré que je ne m'effondrerais pas, il a déboutonné son jean et libéré un sexe glorieusement dressé. J'ai tendu la main vers lui : je voulais le caresser, le regarder, prendre le temps de le découvrir. Mais il ne m'en a pas laissé le loisir. Il m'a pris le préservatif des mains, l'a enfilé en deux secondes, et m'a poussée gentiment pour que je me retrouve à quatre pattes. J'ai obtempéré avec plaisir. Il a agrippé mes hanches et m'a pénétrée d'un seul coup de reins. Je me suis mordu les lèvres en gémissant : son sexe m'emplissait tout entière. C'était si bon que je me suis demandé comment j'avais pu me contenter de mon *rabbit* pendant près de deux ans. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir à la question. Il a commencé à aller et venir en moi et toute pensée rationnelle ou ne serait-ce qu'un peu cohérente s'est fait la malle. Plus rien ne comptait plus que sa chair dans la mienne, ses mains qui me maintenaient fermement en place, ses cuisses qui frappaient les miennes en cadence et ses ahanements de plaisir. Au fur et à mesure que la jouissance montait, inexorable, le décor qui nous entourait perdait sa netteté. Je ne voyais plus les arbres du bosquet, je ne sentais plus l'herbe humide sous mes genoux, je ne distinguais plus la silhouette de la haie qui se découpait sur la nuit étoilée. Je ne sentais plus rien que le souffle de Rodrigue, les mains de Rodrigue, le sexe de Rodrigue. Et lorsqu'il n'y a plus eu de place pour rien d'autre que lui, j'ai joui. Il m'a donné encore quelques coups de reins avant de s'effondrer sur mon dos, pantelant.

Il s'est retiré, rajusté et m'a prise dans ses bras. Nous sommes restés un moment enlacés sans parler, à l'abri du bosquet, nos souffles à l'unisson.

Seuls au monde.

Chapitre 8

Dans les jours qui ont suivi, j'ai essayé de ne pas me laisser emporter par la fièvre qui menaçait de me consumer tout entière. Il suffisait que je pose les yeux sur Rodrigue pour sentir le désir m'envahir. C'était nouveau pour moi et plutôt embarrassant. Je n'aurais jamais cru que je pourrais un jour passer autant de temps à imaginer ce qu'un homme pourrait me faire et dans quelle position. Je pensais à la langue de Rodrigue en binant mes carottes, à ses mains en arrosant mes rosiers, à son sexe en lavant mes courgettes. Et le problème c'est que je passais beaucoup plus de temps perdue dans mes fantasmes que dans ses bras. La maison était grande mais pleine comme un œuf ; difficile de se cacher lorsqu'on cohabitait avec six hommes et ma tante. Et Spectre avait manifestement décidé de leur mettre la pression : les sept joueurs avaient dorénavant droit à des réunions de travail en visioconférence tous les soirs. Je n'osais pas rejoindre Rodrigue dans ma chambre, de peur de réveiller ma tante qui, lorsqu'elle n'était pas abrutie par les antalgiques, avait le sommeil léger des malades chroniques. Résultat des courses, lorsque le mardi soir est arrivé, j'étais dans un état de nerfs indescriptible : depuis le samedi précédent, nous n'avions échangé que de rares baisers volés et j'étais tellement frustrée que j'avais l'impression que mes terminaisons nerveuses étaient à vif. J'étais certaine qu'il aurait suffi qu'il m'effleure les seins pour que je m'embrase comme une torche. Ce soir-là, après le dîner, les hommes ont comme d'habitude disparu dans le salon avec l'ordinateur de Maxence, et je me suis pour une fois réfugiée dans le petit salon avec un livre. J'avais beau adorer ma tante, j'en avais un peu assez de passer toutes mes soirées avec elle.

Je me suis réveillée en sursaut en pleine nuit. Le livre que je lisais reposait, ouvert, sur ma poitrine et la petite lampe de bureau qui m'éclairait faiblement peinait à percer l'obscurité. J'ai jeté un coup d'œil à la pendule posée sur la commode : 2 h 10. Je me suis redressée et étirée. Je m'étais assoupie sur le voltaire inconfortable et j'avais mal au cou. J'ai tendu la main pour éteindre la lampe lorsqu'un bruit en provenance de la cour m'a fait dresser l'oreille. Un bruit de moteur. Je me suis dirigée vers la fenêtre. La Ferrari de Rodrigue venait de se garer à son emplacement habituel, non loin du figuier. D'où venait-il à une heure aussi tardive ? Pourquoi était-il sorti ? Les phares se sont éteints et la portière du conducteur s'est ouverte. Une

silhouette est descendue du véhicule et l'a contourné.

Pour ouvrir la portière du passager.

Mon sang s'est glacé dans mes veines.

Quelqu'un est descendu. Il faisait trop sombre pour que je devine ses traits, mais c'était incontestablement une femme. Un chuchotement de voix entremêlées m'est parvenu, ponctué par rire cristallin. Et ce que je redoutais plus que tout s'est produit.

Rodrigue s'est penché sur la femme et l'a enlacée.

Ce n'est que lorsque mes poumons ont commencé à me brûler que je me suis rendu compte que j'avais arrêté de respirer.

Je ne voulais pas voir ce qui allait suivre tout en étant incapable de détourner les yeux.

La femme s'est agenouillée devant lui. Pas besoin de lumière pour comprendre ce qu'elle faisait.

J'ai quitté la pièce à toute allure, les yeux brouillés de larmes. Et j'ai percuté quelqu'un en sortant.

– Rodrigue ? ai-je murmuré, stupéfaite.

– Ah, te voilà. J'ai vu de la lumière dans le petit salon. J'espérais bien que c'était toi, a-t-il chuchoté en m'enlaçant.

– Mais tu n'es pas... tu n'as pas... tu..., ai-je bafouillé.

– Je ne suis pas quoi, Eugénie Képler ? a-t-il demandé en déposant un baiser au coin de mes lèvres. Tu pleures ?

Il a reculé un peu mais l'obscurité qui régnait dans le couloir l'empêchait de discerner mes traits.

– Je croyais que tu étais...

Je me suis arrêtée net. Pas question de me mettre à sangloter comme une idiote.

– Viens. Tu m'expliqueras tout ça dans ta chambre, a-t-il dit en me prenant par la main.

Je l'ai suivi sans protester. On a monté l'escalier sur la pointe des pieds et gagné ma chambre sans faire de bruit. Une fois entrés, il a fermé la porte à clé et allumé la lampe de chevet, sans lâcher ma main.

– Et maintenant si tu me disais ce qui se...

Il s'est interrompu net en voyant ma tête. Je ne pouvais pas m'empêcher de pleurer en silence. Je supposais que c'était de soulagement, même si je ne comprenais pas bien comment le soulagement pouvait provoquer un tel déferlement lacrymal.

Rodrigue m'a attirée à lui sans rien dire et s'est contenté de me tenir tout contre lui en me caressant les cheveux.

– Là, là, c'est fini, Eugénie Képler, c'est fini.

Sa voix me berçait et sa présence m'apaisait. Mes sanglots se sont espacés et ont fini par s'arrêter.

– Viens là, a-t-il dit en m'attirant vers le lit.

Nous nous sommes allongés côte à côte et j'ai posé la tête sur son torse. Il

a commencé à me caresser le dos et nous sommes restés un moment silencieux.

– Tu veux me raconter ? a-t-il fini par demander à voix basse.

Sa voix résonnait sous mon oreille comme un ruisseau qui coule sur les pierres.

– C’est complètement idiot, ai-je dit sans lever les yeux vers lui. Je me suis endormie dans le petit salon. Et quand je me suis réveillée, j’ai entendu un bruit de moteur. Et j’ai vu... j’ai cru voir... J’ai cru que c’était toi.

– J’ai prêté ma voiture à Greg. Il voulait aller prendre l’air dans un endroit où ils servent de l’alcool, a répondu Rodrigue. Mais ça n’explique pas pourquoi voir Greg sortir de ma baignoire t’a fait sangloter un quart d’heure.

Je n’entendais pas de moquerie dans sa voix, juste de la perplexité.

– C’est juste qu’il n’était pas seul, et que...

– Comment ça « pas seul » ?

Rodrigue s’est redressé d’un bond... et sa tête a heurté l’étagère fixée au-dessus de mon lit.

– Aïe ! C’est la deuxième fois que je prends cette putain d’étagère sur la tête ! a-t-il protesté en se frottant le sommet du crâne.

– On s’y habitue très bien, ai-je rétorqué. J’en déduis que Greg n’était pas censé ramener quelqu’un ici ?

– Et comment ! Si Spectre apprend qu’il a levé une nana dans un bar pendant l’entraînement, je te dis pas ce qu’il va prendre.

Une question me brûlait les lèvres mais je n’ai pas eu le temps de la poser.

– Tu pleurais parce que tu croyais que c’était moi qui avais ramené une fille ? a demandé Rodrigue en posant sur moi ses yeux verts.

Son regard était si intense que j’ai détourné les yeux.

– Réponds-moi, a ordonné Rodrigue d’une voix douce.

Il a mis la main sous mon menton et m’a obligée à le regarder.

– Ou – oui, ai-je répondu d’une voix si faible que je me suis demandé si je ne m’étais pas contentée de penser sans articuler.

– Et pourquoi ferais-je ça alors qu’une femme sublime m’a prêté sa chambre et qu’elle ne voit pas d’inconvénient à la partager avec moi ? a-t-il murmuré en jouant avec une mèche de mes cheveux roses.

– « Une femme sublime » ? Où ça ? ai-je répondu en regardant autour de moi.

– Arrête de plaisanter, Eugénie Képler. Tu es une femme sublime, même si tu fais tout pour le cacher sous les cheveux roses, les piercings et les T-shirts trop grands. Tes yeux ont le même bleu que les lagons tropicaux un soir de grand soleil. Tes jambes sont parfaites. Je ne peux pas les regarder sans avoir envie de les caresser de bas en haut. Tu as le nez le plus mutin que j’aie jamais croisé. Et je ne te parle même pas de tes seins. Ils sont fermes et haut perchés et tellement sensibles que je suis certain d’arriver à te faire jouir un jour rien qu’en les regardant.

Je l’ai regardé, abasourdie.

– Alors, explique-moi pourquoi avec une telle femme à la maison, j’aurais envie d’aller voir ailleurs, mmm ? a-t-il chuchoté en m’embrassant le lobe de l’oreille.

– Je ne sais pas, j’ai cru...

– Quoi ? Que tu n’étais qu’une paire de fesses de plus à mon tableau de chasse ?

J’ai acquiescé sans le regarder.

– Je ne chasse plus depuis longtemps, Eugénie.

Il a posé les lèvres sur les miennes. Notre baiser a eu un goût salé. Je crois bien que j’avais recommencé à pleurer. Mais cette fois-ci, c’était de joie.

Épilogue

L'équipe de Rodrigue a gagné le match amical contre le Stade toulousain. J'en ai été secrètement soulagée : Rodrigue avait à tout prix voulu que je le rejoigne dans ma chambre la veille du match et j'avais eu très peur de lui faire perdre son influx nerveux. Il avait eu beau m'assurer que ces histoires n'étaient qu'un fatras de légendes urbaines, que les entraîneurs encourageaient au contraire les sportifs de haut niveau à se déplacer le plus possible avec leurs compagnes, j'avais redouté d'encourir les foudres de Spectre. Je ne l'avais pas encore rencontré mais je le craignais déjà. Or, Monsieur Beau Gosse s'est montré particulièrement brillant pendant le match, il a même fait un *full house*, c'est-à-dire, comme il me l'a expliqué par la suite, qu'il a marqué un essai, un drop-goal, une pénalité et une transformation, ce qui sont, paraît-il, les quatre manières de marquer des points au rugby. Si c'était nos ébats de la veille qui l'avait rendu aussi performant sur le terrain qu'au lit, je voulais bien participer à sa préparation physique toutes les veilles de match.

Après cette victoire, l'équipe a levé le camp et Rodrigue avec elle. J'ai fait contre mauvaise fortune bon cœur et décidé que même si tout s'arrêtait là, j'aurais vécu une histoire inoubliable avec Monsieur Beau Gosse Aux Yeux Verts, une de celles auxquelles se raccrocher les soirs de déprime, seule devant son litre de crème glacée à la noix de pécan. Après tout, Rodrigue s'était montré honnête et ne m'avait rien promis. Nous nous téléphonions régulièrement et nous envoyions cinquante textos par jour, mais je n'étais pas naïve au point de croire que ça suffirait pour faire durer cette relation – mais en était-ce bien une d'ailleurs ? Aussi, quelle ne fut pas ma surprise lorsque sa Ferrari a fait irruption dans la cour par une belle soirée de la fin septembre.

– Le Stade toulousain m'a fait une proposition, a-t-il dit alors que nous étions étendus dans mon lit au milieu d'un océan de draps froissés et j'étais dans un état d'hébétude parfaite, créée par les trois orgasmes qu'il m'avait procurés pour se faire pardonner ses quatre semaines d'absence.

– C'est génial, non ?

– Oui. Et je me disais que je n'étais pas obligé d'habiter Toulouse.

Mon cœur a manqué un battement.

– J'aime bien la campagne, a-t-il poursuivi. J'apprécie particulièrement l'air pur. Les champs de maïs. Les femmes aux cheveux roses. Surtout une en particulier.

Je me suis dressée sur un coude pour pouvoir le dévisager.

- Tu apprécies les femmes aux cheveux roses ? ai-je demandé sur un ton faussement offusqué. Toutes ?
- Ouais. Mais il n’y en a qu’une que j’aime.
- Son regard était devenu sérieux et il me fixait intensément.
- Oh ! par Tolkien, tu... tu...
- Je t’aime, Eugénie Képler. Les trois semaines que je viens de passer loin de toi ont été un enfer. Tout me manque chez toi : ta cuisine, tes piercings, ta maladresse, tes petits seins.
- Mais tu ne sais pas dans quoi tu t’embarques, ai-je protesté. Je mange bio et parfois même sans gluten.
- Et ? a-t-il rétorqué en haussant les épaules. Je n’ai jamais aussi bien mangé que les deux semaines que j’ai passées ici.
- Je fabrique moi-même mes produits ménagers.
- Je t’aiderai à faire du savon avec de la cendre.
- Je suis maniaque.
- Tu as remarqué que moi aussi. On fera des concours.
- Je fume.
- Personne n’est parfait, a-t-il rétorqué en m’attirant à lui.
- J’ai éclaté de rire. Cet homme avait décidément des références culturelles à l’unisson des miennes.
- Moi aussi je t’aime, Monsieur Beau Gosse Aux Yeux Verts. Mais j’avais peur de ne jamais pouvoir te le dire.
- Tu pourras me le dire tous les jours du reste de notre vie.
- J’y comptais bien.

Remerciements

Cette nouvelle n'aurait certainement pas été la même sans les remarques avisées de mes conseillers techniques en rugby, qui ont répondu avec patience à toutes mes questions, même quand c'était la troisième fois que je les posais. À l'identique. Apparemment, quand il est question de sport, j'ai du mal à imprimer.

Merci donc à mon mari, qui est incollable sur les rouages, pour moi fort mystérieux, du fonctionnement des clubs pros et amateurs, à Bertrand Guillot, qui m'a expliqué dix fois que non, il n'y avait pas de pivot en rugby mais des demis d'ouverture et de mêlée, et à Thibaut Le Page, qui m'a prêté le surnom de son propre entraîneur de rugby. Si dans ma nouvelle il reste des erreurs concernant ce *sport de brutes pratiqué par des gentlemen*, elles sont uniquement de mon fait.

Merci à tous mes amis qui s'y sont mis à quarante-cinq pour trouver le prénom de Rodrigue, héros des Temps modernes, et qui ont longtemps cherché un titre (sans succès, mais je les aime quand même).

Et merci à toi, lecteur, qui a passé un peu de temps en compagnie de ces êtres de papier dont j'ai aimé raconter l'histoire.

**Vous avez aimé ?
Vous en voulez encore ?**

HQN joue les prolongations et vous propose d'autres histoires de rugbyemen

100 % sexy !



Harlequin HQN® est une marque déposée par Harlequin S.A

© 2015 Harlequin S.A

Conception graphique : Alice Nussbaum

© squarelogo – Fotolia/Royalty Free

© underdogstudios – Fotolia/Royalty Free

ISBN : 9782280340779

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85 boulevard Vincent Auriol - 75646 Paris Cedex 13

Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin-hqn.fr

Angéla MORELLI

Mêlée à deux

7 rugbymen. 15 jours. Une maison.

Lorsqu'elle a quitté Paris pour s'installer à Montauban afin d'aider sa tante Mila à tenir une maison d'hôte, Eugénie espérait y trouver le calme. Le calme, le soleil, des champs de maïs à gogo et des légumes du potager 100 % bio. Et même si, avec ses piercings, ses T-shirts Gandalf et ses cheveux roses, Eugénie sait qu'elle a plus l'air d'une geekette que d'un chef trois étoiles, elle est une vraie mordue de cuisine. La maison d'hôte lui semble l'endroit rêvé pour exercer sa passion en toute tranquillité. Enfin ça, c'était avant que sa tante lui annonce un petit changement de programme. « Petit » comme sept armoires à glace. Car Mila a accepté de recevoir en catastrophe la moitié d'une équipe de rugby. Oui, oui, de RUGBY. En toute simplicité. Cerise sur la croustade ? Eugénie va devoir partager SA chambre avec l'un des musclors.

A propos de l'auteur

Professeur de Lettres le jour et traductrice la nuit (oui, c'est une super héroïne), Angéla Morelli est tombée dans la marmite de la romance en succombant, un soir d'inadvertance, au charme ténébreux de Joffrey de Peyrac. Quand elle a compris qu'elle n'épouserait jamais Rhett Butler, et en attendant de rencontrer enfin Ryan Gosling, elle a décidé d'écrire des romances dans lesquelles elle pourrait donner libre cours à son penchant pour les hommes intelligents et sexy. Elle se plaît dans le genre de la romance contemporaine urbaine dans laquelle humour et amour forment un cocktail détonant !

